

La Vie Canadienne

QUEBEC
24 Octobre 1918

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I
No 16

RELIGION—POLITIQUE—SCIENCES—ARTS



SIR THOMAS WHITE



LA VIE CANADIENNE

LA VIE CANADIENNE est publiée à Québec et imprimée aux ateliers de la Cie de l'Événement,
30, rue de la Fabrique ; nom de l'éditeur : J.-E. Barnard.

SOMMAIRE

En passant.....	Divers	L'appel de la terre (Suite)	Jean Sainte-Foy
Demeurez avec nous Seigneur.....	A. B. Routhier	Prière et victoire.....	R. P.
Patriotisme et nationalisme.....	J.-A. Lander	Un homme heureux.....	Jean Lander
L'autre devoir.....	Henri Lavedon	La paix juste et durable.....	P. Ledroit
Le pactole canadien.....	Mgr C. P. Choquette	Les faits de la semaine.....	Joinville
La semaine liturgique.....	l'abbé J.-A. D'Amours	Une semaine de guerre.....	A. Gobeil

TÉLÉPHONES { LEVIS - - 46
 { QUÉBEC 6207

Jos. GOSSELIN
LIMITÉE

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
— ET INGÉNIEURS —



Construction d'Eglises, de Couvents,
d'Edifices de tous genres



SIEGE SOCIAL : SUCCURSALE:
55, RUE ST-GEORGES, 85, RUE DALHOUSIE,
LEVIS, P. Q. QUEBEC, P. Q.

NON
RUSTABLE
D & A
CORSET

Ce n'est plus un secret pour personne
que les dames les mieux habillées ont
pris l'habitude de se corseter avec le
"D & A" et, c'est grâce à ce plus par-
fait des corsets qu'elles sont devenues
élégantes même dans leurs toilettes les
plus simples.

Demandez-le à votre corsetière.

L'air fait beaucoup la chanson,
Le corset fait beaucoup la femme.



La Vie Canadienne

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I

QUEBEC, 24 OCTOBRE 1918

No 16



EN PASSANT



Le nouveau représentant de Sa Sainteté au Canada

POUR ses hautes qualités personnelles, qui l'ont fait tenir en si grande estime partout où il a exercé son ministère, et surtout pour l'éminente dignité que lui confère son titre de représentant du Souverain Pontife, ce nous est une joie autant qu'un devoir d'offrir nos humbles et très respectueux hommages à Son Excellence Monseigneur Pietro di Maria, archevêque d'Iconium, Délégué Apostolique au Canada et à Terre-Neuve.

Comme catholiques nous devons au représentant du Pape une particulière affection et un profond respect, nous lui devons fidèle obéissance. Comme sujets britanniques nous sommes heureux de saluer le représentant d'un pouvoir souverain, souverain spirituel, avec lequel notre souverain temporel, le roi d'Angleterre, entretient de bienfaisantes relations diplomatiques, pour l'avantage mutuel des deux pouvoirs souverains auxquels les Canadiens catholiques doivent hommage et obéissance.

Que le vénéré représentant du Pape soit donc deux fois le bienvenu en terre canadienne, et que sa haute mission y opère tous les fruits de salut spirituel et temporel que l'Eglise et la patrie en attendent.

Mise au point nécessaire

NOUS publions en *Tribune de nos lecteurs* une lettre d'un brave citoyen de Québec, qui est à lire, non pour les louanges et les encouragements qu'elle nous donne et qui ont certes leur grand prix à nos yeux, mais pour la mise au point sur laquelle elle insiste.

Pour l'honneur de la vérité et pour l'honneur aussi de la grande famille canadienne-française, pour son intérêt sagement entendu, il ne faut pas que nous passions ni aux yeux du Canada, ni aux yeux de l'Amérique, ni aux yeux de l'Europe pour donner en bloc ni même en grand nombre dans la direction absolument désastreuse que M. Bourassa a donnée à son parti depuis le commencement de la guerre.

Il ne faut à aucun prix, ni maintenant, aux jours

de l'effort à continuer, ni aux jours de la paix qui seront ceux de la rétribution, ni plus tard, lorsque s'écrira l'histoire et que se fixeront toutes les responsabilités, que nous soyons solidaires de toutes les outrances, de toutes les injures, de toutes les faussetés de tactique et d'appréciations, de toutes les bévues énormes qui sont accumulées dans les écrits du chef de ce petit parti, qui fait trop grand tapage.

Lorsque les travailleurs de l'avenir reliront à tête reposée et avec calme cette prose enfiévrée, toute chargée de lourdes invectives, où tant d'oracles hautains se trouveront démentis par les faits comme bon nombre le sont déjà, il ne faut pas que l'on puisse ajouter comme un stigmate au front de toute notre race: voilà ce que la majorité des Canadiens-Français, la majorité de leur élite intellectuelle et de leur clergé, pensaient et disaient pendant la guerre. Il ne faut à aucun prix que l'on jette à la face de nos fils et de nos petits-fils toutes les insanités deshonorantes qui ont rendu, et avec raison malheureusement, le mouvement nationaliste canadien-français odieux et outrageant aux yeux de l'Europe et de l'Amérique.

Lors donc que nous nous efforçons de ramener aux proportions de la réalité l'importance du parti nationaliste parmi nous, comme lorsque nous tâchons de désabuser nos compatriotes qui ne mesurent pas la portée de leur attitude en dehors du Canada ni même au Canada, nous obéissons sans doute au devoir de défendre la vérité, mais nous obéissons aussi au devoir de sauvegarder l'honneur et l'intérêt de notre race exploitée habilement mais désastreusement.

Nous savons bien comment répondent certains nationalistes à ces observations: "Que les autres s'occupent de leurs affaires; nous nous occupons des nôtres."

Le mot n'a pas de sens en lui-même ou il en a trop; car ce ne sont pas leurs affaires seulement qui sont engagées et compromises par le mouvement nationaliste; ce sont celles de toute la race canadienne-française, bien que le parti nationaliste ne forme qu'une très petite minorité. Il est vrai, en un autre sens, que le parti s'occupe de ses affaires particulières assez avantageusement au point de vue parti ou individus, mais c'est au dépens et pour le malheur de nous tous.

Mais il y a plus. Même si les nationalistes étaient la majorité des Canadiens-Français, ils auraient absolument tort de prétendre que leur attitude ne regarde qu'eux. Cet égoïsme national est stupide au point de vue de la raison et de la réalité des faits, et il est encore plus insensé au point de vue politique ou tactique. Vouloir se passer de tout le monde est un mauvais signe de santé intellectuelle. Un individu qui n'a ni famille ni obligations particulières envers personne peut ainsi à la rigueur se passer du monde en se faisant ermite: une race et un peuple ne le peuvent pas.

Nous avons besoin de bien d'autres nations que la nôtre, et la sage politique est de montrer que nous sommes utiles à ceux qui peuvent l'être pour nous. L'égoïsme national est une stupidité monstrueuse dans un grand peuple; il est une stupidité ridicule chez une petite nation, et bien pis encore chez une petite minorité d'une minorité.

J. A. L.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Québec, 22 octobre 1918

M. le Directeur de la "Vie Canadienne",

Je tiens à vous remercier, en mon nom et au nom de plusieurs amis québécois, pour le commentaire lumineux que vous avez fait du bel article du P. de Grandmaison, directeur des *Etudes*, sur le point de vue nationaliste canadien-français. En lisant l'article des *Etudes*, j'avais été frappé, comme vous, de l'importance exagérée qu'y donnait l'auteur, évidemment renseigné par des nationalistes, au parti de M. Bourassa; et je n'avais pu me défendre d'un profond sentiment de tristesse et d'humiliation en pensant que, sur cette affirmation de la grande et belle revue des Pères Jésuites français, quelques-uns de nos amis de France ont pu être amenés à croire que le peuple canadien-français, en somme, partagé les idées fausses, saugrenues et inconvenantes de M. Bourassa sur la guerre et sur les Alliés.

Heureusement, fort heureusement, l'article de M. J.-A. Landier, publié dans votre très intéressante revue sous le titre de "Une voix amie", est venu remettre les choses au point, en rappelant que la force politique du parti nationaliste est parfaitement insignifiante, que les outrances et les faussetés de son chef sur la guerre et sur la cause des Alliés, ainsi que ses diatribes contre l'Angleterre, sont blâmées par l'immense majorité des Canadiens-Français intelligents, c'est-à-dire par la grande majorité du peuple canadien-français, et qu'enfin, ce dernier a, bien enraciné au fond de son cœur toujours français, l'espoir certain d'une paix victorieuse pour la France et ses Alliés.

Je remercie donc la "Vie Canadienne",—qu'on lit avec plaisir en France, m'ont écrit plusieurs amis de là-bas,—d'avoir ramené à leur plus simple expres-

sion les forces nationalistes et d'avoir assuré au P. de Grandmaison que le peuple canadien-français n'a pas perdu la tête à la suite de notre fougueux tribun montréalais.

Si mon humble témoignage peut servir à appuyer vos déclarations sur ce grave sujet, où notre réputation nationale est en jeu, je vous dirai que sur une cinquantaine de nos meilleurs citoyens de Québec avec lesquels mes occupations me mettent en contact, chaque année, et qui me parlent de la guerre, à chaque rencontre, j'ai trouvé un nationaliste, et pas chaud. Et parmi ces cinquante citoyens de Québec qu'il m'est donné, tous les ans, de rencontrer, il y a des prêtres, des juges, des avocats, des médecins, des banquiers, des négociants. Je crois qu'on peut affirmer, sans trop se tromper, que l'élite intellectuelle de la ville de Québec, en somme, n'est pas du tout nationaliste et est nettement antibourassiste. Le fait est qu'à la mention du nom de Bourassa, j'ai vu, maintes et maintes fois des Québécois très sérieux hausser tout simplement les épaules, j'en ai entendu d'autres, non moins sérieux, déplorer avec amertume "le tort considérable" que nous a fait, à nous tous les Canadiens-Français, la campagne de presse virulente et échouée du chef nationaliste pendant les quatre années de guerre qui viennent de finir. Bon nombre d'amis de Québec m'ont dit avoir eu la même expérience.

Un nationaliste échauffé me dira peut-être que Québec n'est pas le cerveau de la province. C'est possible; mais, dans tous les cas, la ville de Champlain a, au moins, autant de titres à être le cerveau de la province que la rue Saint-Vincent de Montréal.

D'ailleurs, la classe dirigeante de Québec n'est pas la seule élite intellectuelle canadienne-française à prendre les idées de M. Bourassa avec un grain de sel. Et tous ceux qui ont un peu voyagé à travers la province savent bien que partout, sauf de rares exceptions, où la passion joue toujours un rôle plus grand que la raison, les têtes les plus chaudes et les moins bien équilibrées sont les plus ardemment nationalistes. Et cela, du reste, s'explique facilement: le nationalisme a été bâti à coups de poings et à coups de pieds, distribués à droite ou à gauche selon les poussées de bile du maître. C'est ce qui fait que tous les mécontents et tous les rancuniers sont chez eux dans la boutique nationaliste: on y "bûche" tout le temps sur quelqu'un ou sur quelque chose. La vanité, du reste, y trouve aussi facilement son compte, puisqu'on y est sacré grand homme du moment qu'on pense et qu'on parle autrement que les autres. C'est l'excentricité érigée en carrière.

Le souffle fort et sain de la victoire, qui commença à nous venir de la France et des Flandres, ramènera plusieurs de ces malades à la température normale, comme on dit en médecine. C'est ce que je leur souhaite de tout mon cœur, comme dit le curé au prêtre, avec un grain de bon sens.

UN LECTEUR RECONNAISSANT.

Demeurez avec nous, Seigneur

Mane nobiseum, Domine

St-Lus XXIV-29

*Némésis, l'antique déesse,
Répand sa flamme vengeresse,
Et sème partout la terreur.
' Il se fait tard et le jour baisse
"Demeurez avec nous, Seigneur."*

*Dans le sang le monde s'affaisse.
Il crie à Dieu: Vois ma détresse...
Dieu reste sourd à sa clameur.
' Il se fait tard et le jour baisse,
"Demeurez avec nous, Seigneur."*

*Sur tous les seuils la mort se dresse
Le soleil, pâle de vieillesse
N'a plus d'éclat ni de chaleur.
' Il se fait tard et le jour baisse,
"Demeurez avec nous, Seigneur."*

*Où sont les jours de ma jeunesse ?
Ma gaité cède à la tristesse,
Et je sens refroidir mon cœur.
' Il se fait tard et le jour baisse,
"Demeurez avec moi, Seigneur."*

A. B. ROUTHIER

Québec, octobre 1918

DE NOTRE DESTINÉE



PATRIOTISME ET NATIONALISME



QUELQUES OBJECTIONS

I.—L'IMPOPULARITÉ

NOUS disions dans notre dernier article que des nationalistes, plus rusés que sérieux, opposent à ceux qu'ils ne peuvent directement réfuter l'argument de la popularité.

Si vous élevez la voix pour contredire les oracles de leur seul grand homme, vous devenez, d'après eux, l'homme le plus impopulaire du pays. Eux sont avec le peuple et le peuple est avec eux. Ainsi disent-ils.

Nous avons déjà réfuté cette assertion considérée comme fait. Voyons un peu ce qu'elle vaudrait si elle était vraie.

La popularité est-elle juge de la valeur d'une théorie politique, ou même de la valeur d'un homme? La popularité est-elle un critérium de vérité?

Est-il vrai qu'il faut prendre le populaire pour guide et pour arbitre?

Si tout cela est vrai, c'est au moins une vérité nouvelle, inconnue aux siècles passés. C'est même plutôt le contraire qui est vrai dans l'histoire: la popularité a plutôt été un mauvais signe qu'un bon.

Quand Moïse descendit de la montagne, il trouva que des chefs populaires, des meneurs, avaient tourné le peuple contre lui, et son histoire est pleine des murmures et même des révoltes du peuple contre l' élu de Dieu, contre l'homme merveilleux qui avait la sagesse d'en haut et qui multipliait les prodiges.

Quand David fut obligé de prendre la fuite devant le populacier Absalom, son fils, il était bien moins populaire que le révolté.

Ni le Sauveur ni les Apôtres ne furent populaires: *odio eritis omnibus propter nomen meum*. Barabbas fut plus populaire que le Sauveur des hommes.

Les chefs de l'Eglise n'ont guère été populaires et le plus sympathique de ceux du siècle dernier, le grand Pie IX, a dû fuir de Rome, chassé par la révolte; et le populaire ne s'est pas tourné de son côté quand on l'a spolié de ses Etats.

L'Eglise n'est pas populaire, elle est plutôt impopulaire.

Entendons ici la grande voix du Cardinal Pie qui réduit assez proprement à sa juste proportion cette objection de la popularité.

"La qualification la plus compromettante pour un citoyen, pour un homme public, est celle de "clérical". Crayonnée sur le dossier du fonctionnaire, elle le frappe d'un discrédit notable, et devient un obs-

tacle sérieux à son avancement dans la carrière. Jetée aux passions de la rue, elle appelle sur la tête de celui qu'elle désigne les dédains, les injures, et, à un moment donné, les fureurs de la passion populaire. Pourquoi nous le dissimuler? Nous sommes antipathiques à la génération contemporaine, antipathiques à ce point que vous rendons humainement impossibles et les causes et les personnes pour lesquelles on nous soupçonne d'avoir de la préférence, ou qu'on soupçonne d'être animées de bon vouloir envers nous.

"Pour quiconque professe le dogme de la souveraineté du nombre, et ne permet pas qu'on en appelle du tribunal de l'opinion, il n'y a logiquement qu'une chose à faire: c'est d'en finir avec le sacerdoce, c'est de le supprimer; ou bien c'est de prendre les moyens efficaces de l'asservir aux idées et aux volontés du siècle, si tant est que le sacerdoce puisse à ce prix trouver grâce devant le siècle.

"La conclusion est tout autre pour ceux qui croient, d'accord avec l'Ecriture, que ni la sagesse, ni l'autorité, et surtout l'autorité souveraine, ne résident point dans la multitude. Loin de placer l'infaillibilité et la souveraineté dans le nombre, nous savons et nous disons que la foule est très sujette à s'égarer, que sa destinée n'est pas de conduire mais d'être conduite. Nous n'avons point appris de l'Esprit Saint que le grand nombre fut le nombre des sages. Bien au contraire, Moïse, descendant du Sinaï, et tenant en ses mains les tables de la loi, dont le Seigneur lui avait dicté le commentaire et les développements, a prononcé cet oracle décisif: "*Tu ne te mettras point à la suite de la foule pour mal faire, et tu ne te rangeras pas à l'avis du grand nombre pour dévier du vrai.*" (Exode, XXIII, 12.)

Après de telles paroles, on comprend mieux ce que disait un jour le professeur soldat, Philippe Gounard: "Je me suis cramponné à vous, Seigneur, parce que je suis fier et que je répugne à emboîter le pas à la masse, et qu'il est doux, à certaines heures, d'être de la minorité."

Oui, il est encore doux d'être de la minorité, quand la majorité fait fausse route. Quand le schisme ou l'hérésie, qui ont toujours facilement conquis une popularité en exaltant les passions, surtout l'orgueil et l'amour de la liberté, emportaient la grande majorité de certaines nations, il était doux d'être de la minorité même persécutée. Quand la Révolution se déchaîna sur la France et sut, elle aussi, se faire une popularité, il était bon et glorieux d'être de la minorité pour garder le feu sacré de la vie catholique au sein de la Fille aînée de l'Eglise.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler toutes les pages de l'histoire où ce sont les minorités qui ont eu raison et qui ont sauvé ce qui devait et pouvait encore l'être. En somme, on n'est pas plus autorisé à se croire dans le vrai parce qu'on a avec soi une majorité plus ou moins ignorante et passionnée, qu'on ne le serait au sein d'une minorité. On l'est plutôt moins.

* * *

Quand on considère comment s'acquiert généralement la popularité, on n'est pas porté à lui décerner l'infailibilité dans la vérité, pas plus que dans la vertu; on est plutôt porté à estimer ceux qui ne recherchent pas la popularité. Il y a, en effet, des procédés infailibles pour se faire une popularité. Flatter le peuple, lui enseigner qu'il n'a pas d'obligations à remplir, mais seulement des droits à faire valoir, lui insuffer le mépris de toute autorité, le plaindre comme étant la victime de ceux qui le gouvernent, faire appel à tous ses instincts de résistance et de révolte, à son orgueil et à son désir de bien-être, ont toujours gagné une popularité à ceux qui savent employer de tels moyens.

Par contre, soutenir l'autorité, prêcher le devoir et la nécessité du sacrifice, parler plus raison et principes que passions et aspirations populaires, est un moyen sûr d'être utile à son peuple, en perdant sa popularité.

Il n'est pas nécessaire, bien que ce soit fort utile, d'avoir lu la *Psychologie des Foules* et les autres ouvrages du Dr Gustave LeBon, pour savoir que le peuple écoute plus docilement les passions et les impressions que la raison et la logique. "Excitabilité, fureurs subites, inaptitude au raisonnement, crédulité sans bornes, intolérance excessive, obéissance servile aux meneurs, constituent les caractères principaux des foules... Un témoignage collectif est le plus souvent erroné." Plus sévère que celle du Cardinal Pie, cette appréciation du Dr. LeBon ne la contredit pas.

C'est le même auteur qui a tiré de l'histoire la leçon qui suit : "Les civilisations ont été créées et guidées jusqu'ici par une petite aristocratie intellectuelle, jamais par les foules. Ces dernières n'ont de puissance que pour détruire. Leur domination représente toujours une phase de désordre. Une civilisation implique des règles fixes, une discipline, le passage de l'instinctif au rationnel, la prévoyance de l'avenir, un degré élevé de culture, conditions totalement inaccessibles aux foules, abandonnées à elles-mêmes". Voilà qui explique un peu comment certaines gens recherchent la popularité et comment d'autres recherchent le bien du peuple. Voilà qui explique aussi comment les démolisseurs peuvent compter sur une certaine popularité.

* * *

Sous la Restauration, lors de la discussion sur la liberté de la presse, De Bonald que ses mérites et sa haute intelligence n'avaient pas rendu populaire, répliqua un jour à Chateaubriand, que ses défauts plus

encore peut-être que ses qualités rendaient cher à la foule : "*L'heureux talent de l'illustre pair le dispense de toute discussion sérieuse, et les éclairs de sa brillante imagination suffisent à la raison de ses nombreux admirateurs; mes lecteurs d'une conception moins vive demandent un peu plus. Hors d'état de les éblouir, je n'aspire qu'à les convaincre.*"

Et le grand défenseur de l'autorité et de la tradition, sujets toujours impopulaires, donnait ailleurs la raison de sa manière, comme un hommage à la vérité : "*La déclamation et l'enflure sont proprement l'éloquence de l'erreur; il n'y a que la vérité qui puisse être simple, comme il n'y a que la beauté qui puisse se passer d'ornements.*"

Ce souvenir ne nous a pas éloignés de notre sujet; et il nous instruit doublement.

Dans sa fine et haute ironie, de Bonald réduit à sa valeur la popularité de son adversaire, et il nous rappelle en même temps que lui et de Maistre, son ami, restèrent impopulaires, malgré leur très haute et très puissante intelligence, malgré leur sagesse politique aujourd'hui bien reconnue.

Dans le domaine intellectuel et littéraire, la popularité est un mauvais signe. Les auteurs les plus en faveur auprès du peuple pourtant le plus instruit et le plus civilisé au dix-neuvième siècle, sont presque tous de troisième et de quatrième ordre : des romanciers et pas les plus grands. Les journaux et les revues les plus populaires ne sont pas non plus les plus sérieux ni les plus utiles, ici comme ailleurs.

Tâcher de tuer un homme au lieu de discuter et de réfuter ses idées, en soulevant contre lui l'impopularité que l'on invoquera ensuite contre sa personne est peut-être parfois une manœuvre habile quoique bassement canaille, mais cette manœuvre ne prouve que contre ceux qui l'emploient. Entre gens sérieux, qui respectent leur raison, on n'use ni on ne tient compte de cette manœuvre. On ne base pas son jugement ni ses appréciations sur la popularité ou l'impopularité d'un homme.

Il y a huit ou neuf ans, un écrivain français composa un gros volume sur *l'art de tromper, d'intimider et de corrompre l'électeur*. Parmi les procédés de cet art, l'auteur range *le mensonge, la fraude, l'intimidation morale ou violente et la corruption*. S'il n'est pas nécessaire d'employer ces moyens pour se faire une popularité, on réussit cependant à s'en faire une en les employant.

Non, décidément, renonçons à tenir compte de ce faux argument de la popularité.

II.—ET L'IMPERIALISME?

M. Bourassa et son parti ont beaucoup agité et exploité le spectre de l'impérialisme pour lancer leur nationalisme. C'est même à la peur de l'impérialisme qu'ils doivent leurs succès et la part de popularité fanatisée qu'ils se sont faite, parmi leurs partisans.

Ainsi qu'un journal l'a dit avec esprit : l'impérialisme est devenu pour certaines gens le huitième des péchés capitaux, péché affreux, contagieux, toujours mortel, qu'ils soupçonnaient, et même qu'il voyaient partout, chez leurs adversaires. C'est une phobie.

Bien entendu, on était impérialiste, quand on voulait prendre part à la guerre avec l'Angleterre et les Alliés. Encourager le recrutement volontaire, louer le beau rôle des troupes alliées résistant à la barbarie allemande, favoriser les emprunts nationaux du gouvernement canadien, faire chaleureux accueil aux envoyés de l'Angleterre, de la France, de la Belgique, montrer que notre intérêt était engagé dans la guerre, excuser ou expliquer les fautes des alliés et surtout de l'Angleterre, mettre en évidence la barbarie des ambitions et des procédés des Allemands et des Turcs, s'occuper du bien être corporel et spirituel des armées canadiennes, tout cela était des indices ou même des preuves d'impérialisme. Mais ce qui l'emportait sur tout cela, en fait d'impérialisme, c'était de contredire le chef nationaliste, ou de mettre en doute la sagesse de ses attaques contre l'Angleterre et contre les Alliés.

Par contre, pourvu qu'on fût nationaliste, on pouvait exiger d'avoir part aux conseils de l'empire et de s'y engager par représentants sans être tenu pour impérialiste. Et lorsqu'on demandait aux partisans de M. Bourassa comment il proposait de nous lier davantage à l'empire pour éviter l'impérialisme, quelques-uns répondaient : "Chut ! c'est une tactique, un truc. Bourassa sait bien que les Anglais ne consentiront jamais à nous admettre dans leurs conseils; il n'invoque cet argument que pour nous empêcher de prendre part à la guerre. C'est de l'homéopathie."

* * *

Qu'est-ce donc au juste que l'impérialisme si redouté des nationalistes? Ils ont évité d'en donner aucune définition, comme ils ont insisté le moins possible sur la définition de leur nationalisme.

Il y a un nationalisme-impérialisme allemand. L'impérialisme anglais et le nationalisme canadien sont-ils comme leur homonyme allemand? A regarder les mots, les anglais pourraient dire tout aussi logiquement à M. Bourassa que son nationalisme est semblable à celui de l'Allemagne qu'il leur dit que leur impérialisme est identique à celui du pangermanisme. Il n'est pas plus faux de dire que tout nationalisme est également dangereux que de dire que tout impérialisme est également condamnable.

Mais ce qui est vrai pour tous ceux qui veulent juger sainement et non faire appel aux passions populaires, c'est qu'il y a dans l'impérialisme, comme dans le nationalisme, des degrés et des variétés qui en changent la nature et la portée.

Si, comme l'ont souhaité aveuglément les nationalistes de M. Bourassa, la guerre pouvait se terminer par une paix sans victoire, une paix qui laisserait fatalement au centre de l'Europe une grande Allemagne armée, fidèle à ses traditions de rapines, et tou-

jours prête à envahir les pays voisins, il faudrait bien que l'Angleterre et ses alliés maintiennent leur union militaire, économique, politique. En un sens très vrai, le maréchal Foch est aujourd'hui l'*imperator* des armées de terre des alliés, comme le premier amiral de la grande flotte britannique est l'*imperator* des forces navales. Dans cette union des alliés, sous un commandement unique, chacun abdique un peu de son autonomie et consent à obéir, pour marcher avec l'ensemble dont l'union est nécessaire. Il y a déjà là une espèce d'impérialisme aujourd'hui militaire et économique, qui pourrait devenir demain politique.

La politique n'est pas régie seulement par des idées et des passions, elle est régie aussi par des besoins, par des nécessités vitales.

Pour excuser l'impérialisme militaire de ses amis les Allemands, M. Bourassa a toujours eu soin de montrer que ces doux Boches étaient obligés ou du moins justifiés d'en agir ainsi en raison de l'impérialisme britannique, première cause du trouble d'après son imagination chaleureuse. Aussi jamais le chef nationaliste n'a parlé du désarmement de l'Allemagne sans supposer, sans exiger la désorganisation de l'empire anglais et des forces navales britanniques.

Si tout impérialisme était également funeste au monde, si l'empire britannique était une menace pour la civilisation comme l'empire prussien, M. Bourassa aurait, jusqu'à un certain point, raison, non de combattre l'empire britannique, lui sujet anglais et citoyen canadien, et d'en réclamer la désorganisation, mais de constater qu'il doit se réformer pour ne pas donner à l'Allemagne prussianisée le prétexte qu'elle cherche. Mais c'est là raisonner dans une abstraction contraire aux réalités. Dans la réalité, il n'est pas vrai que l'impérialisme britannique soit semblable à l'impérialisme prussien; il n'est pas vrai que l'impérialisme britannique ait été un obstacle au légitime développement du commerce et de l'influence de l'Allemagne: au contraire, l'Angleterre s'est plutôt montrée trop facile et trop conciliante devant les prétentions germaniques. (1) Il n'est pas vrai que l'impérialisme allemand ait été nécessité ni qu'il soit excusé par l'impérialisme anglais.

* * *

Ce qui est vrai, ce que la guerre a montré et ce

1—Au sujet de cette fausse donnée des méchantes provocations anglaises contre la pacifique Germanie, fausseté qui est constamment à la base des déclamations et des sophismes du chef nationaliste, dans toute sa campagne durant la guerre, on lira avec profit le mémoire du prince Lichnowski qui en fait bonne justice et qui montre comment l'esprit conciliateur et pacifiant de l'Angleterre fut rebuté par la voracité des appétits allemands. On peut voir aussi, avec le livre du Baron Beyens: *l'Allemagne avant la guerre*, l'ouvrage très instructif et très bien documenté du professeur Thomas F. A. Smith: *l'Ame allemande jugée par un anglais*, surtout les deux chapitres le *Crescendo naval* et *"A toute vapeur"*.

Les nationalistes ont eu raison, à leur point de vue, de ne pas parler du mémoire Lichnowski et d'entretenir une ignorance protectrice autour des affirmations de leur maître. Mais après tout ce qui a été mis au jour sur les intentions et les procédés de l'Allemagne, ceux-là seuls qui ignorent qui tiennent à l'être, ou qui ne peuvent pas ne pas l'être.

que les écrivains allemands ont plus d'une fois laissé voir, c'est que l'empire britannique est le plus ferme obstacle à l'invasion mondiale de l'impérialisme prussien. Et la haine des Allemands comme celle de leurs amis contre l'Angleterre le démontre trop bien.

Ce qui serait plus vrai que les théories fantaisistes du chef nationaliste contre l'empire britannique, ce serait de dire que tant que les prétentions menaçantes et très agissantes de l'impérialisme prussien ne seront pas *abattues*, puisqu'il n'y a pas, en réalité, d'autres moyens de les réduire, il faut maintenir intactes, dans leur pleines et bienfaisantes puissance et organisation, les forces de résistance de l'empire britannique, qui ont été et qui sont encore nécessaires au salut du monde.

Il faut donc reconnaître, puisque les idées doivent se conformer aux réalités et aux faits, qu'il y a différents impérialismes, comme il y a des choses plus ou moins nécessaires, plus ou moins utiles dans l'organisation d'une même empire. Ainsi, pour prendre encore un fait comme base de nos observations, au point de vue de la liberté des citoyens et de l'autonomie des gouvernements subordonnés, il y a une énorme et essentielle différence entre un empire fortement centralisé et régi par un pouvoir presque absolu, comme l'empire allemand, et un empire décentralisé comme l'empire britannique, où les colonies sont à ce point autonomes, pour leur régime interne, qu'elles semblent à plusieurs, qui se croient bien renseignés, absolument indépendantes de droit et de fait. L'empire britannique, avec le respect qu'il professe et qu'il pratique pour chacune de ses parties normalement organisées, n'est ainsi qu'une vaste confédération, qu'une alliance indissoluble.

Certes, dans cette confédération ou alliance organique, il y a des devoirs comme des droits, des désavantages comme des avantages, des pertes comme des profits. Il est permis de souhaiter voir grandir les uns et diminuer les autres. On peut discuter, puisque

c'est là l'une des prérogatives que nous a accordées et que nous garantit la métropole, des améliorations qu'il faut apporter et des défauts qu'il faut éviter dans l'organisation et le fonctionnement de cet empire. Tout cela est légitime, à condition qu'on respecte la justice, le droit et la vérité.

Ce qui n'est pas légitime et ce qui est insensé, c'est de prendre peur du mot impérialisme, c'est de proclamer tous les empires funestes et barbares, c'est de se lancer à l'attaque de l'empire britannique de l'intérieur, pendant, précisément, que l'impérialisme allemands bien autrement dangereux s'efforce de le ruiner de l'extérieur. Ce qui insensé et criminel c'est de mettre le feu à l'intérieur de la maison ou d'essayer de la démolir, pendant que les ennemis la bombardent et en font le siège, sous prétexte que la maison où l'on s'abrite, la seule où l'on puisse s'abriter, est mal faite et ne donne pas le confort que l'on y voudrait avoir.

Au lieu de perdre la tête au seul nom d'impérialisme, dont on a fait un épouvantail, regardons avec calme en quoi consiste la chose en elle-même. Si le seul fait de consentir à rester dans l'empire britannique, où nous ne sommes pas mal, est de l'impérialisme comme d'aucuns le prétendent, eh ! bien, acceptons notre sort, en songeant qu'il pourrait bien facilement être plus mauvais. Si l'impérialisme prétend changer notre présente condition pour nous imposer de nouveaux devoirs et de nouveaux liens, ce qui n'a pas été fait puisque nous avons librement pris part à la guerre, eh ! bien, nous verrons à agir au mieux de nos intérêts et de nos devoirs.

En attendant, ne perdons pas la tête, n'ayons pas peur des mots épouvantails et envoyons promener les exploités de l'ignorance et de la crédulité, qui n'ont pas vu monter le terrible ouragan de l'impérialisme allemand, et qui n'ont de peur que de la "grande noirceur" de l'impérialisme anglais.

J.-A. LANDER.



L'AUTRE DE VOIR



Nous avons dit qu'il faudrait se souvenir des crimes allemands; et nous avons la certitude en effet qu'aucun de nous ne saurait jamais les oublier, sans quoi ce serait à désespérer de notre cœur, et de notre intelligence. D'ailleurs les morts, tous les morts ne le permettraient pas; ils reviendraient jour et nuit nous rafraîchir la mémoire et nous reprocher en termes "sanglants" notre ingratitude.

Ainsi donc nous nous souviendrons. Et toujours.

Mais ce souvenir, est-ce suffisant?

Non, un autre devoir s'impose: celui de punir.

L'idée que la victoire, finale et totale, dont nous sommes aujourd'hui assurés, pourrait, tout en nous

accordant les pleines satisfactions auxquelles nous avons droit, laisser directement impunies ces atrocités du barbare qui ont dépassé et fait pâlir toutes les horreurs imaginables... cette idée ne reste pas un instant admissible...

Elle choque, et elle indigne. Notre paix, même magnifique, "boiterait", si les crimes trouvaient le moyen par une espèce de dernière manœuvre et de repli élastique, d'échapper en fin de compte au châtement personnel qui les réclame.

Le châtement doit faire partie de notre victoire. Pour le requérir nous n'avons pas besoin d'invoquer la vengeance, — laquelle dans l'espèce, et pour une

fois, s'expliquerait cependant. Nous avons mieux. Nous entendons le cri — déchirant comme une sirène de malheur accompli — de toutes les victimes innocentes, le cri des hommes et celui des pierres, et ce cri a l'irrésistible accent d'une clameur posthume et d'un ordre suprême. Il est à l'extrémité de la plainte et à la limite du reproche. Il est intolérable. Enfin nous comprenons qu'en dehors du point de vue sentimental la punition est "nécessaire", parce que la raison, la logique, la rigueur des faits et de leurs rapports et la loi des responsabilités le commandent; que par-dessus tout c'est une exigence morale, un soulagement dont a soif la conscience humaine.

Pour qu'il soit intelligible et complet, le châtement, ne se bornant pas à être quelconque même dans sa dureté, doit autant que possible s'approprier, par sa nature, à celle de l'acte qu'il est chargé de rappeler et de punir. L'idéal serait qu'il établisse en même temps avec évidence le caractère de l'infamie et celui de la sanction corrélative qu'elle s'est attirée. Liquidier les abominations allemandes en gros, en bloc, sans distinguer, sans préciser, serait une erreur, une duperie, et, je dirai plus, une espèce d'atténuation de la peine, sinon dans le fait du moins dans l'esprit. Nous aimerions que l'on sache et "qu'ils" sachent aussi pourquoi ils sont atteints, et de telle façon spéciale.

Il faut qu'en étant forcés de courber la tête, ils aient du même coup le nez mis dans l'élément et la matière de l'acte ignoble qu'ils auront voulu, et qu'ils ne s'étonnent pas alors si la sanction de l'attentat s'inspire à dessein de la forme qu'ils avaient choisie pour l'exécuter. C'est seulement ainsi qu'ils seront — peut-être — susceptibles de se reconnaître et de "rentrer en eux-mêmes".

Or, après avoir posé avec énergie ces principes, nous sommes amenés aussitôt à constater, à la marche qu'ont suivie les choses jusqu'ici et en prévoyant au mieux celle qu'elles suivront demain, que les Allemands, fussent-ils obligés de subir toutes les conditions de notre paix glorieuse, ne seront cependant pas entièrement punis et punis par les côtés qui leur auraient été les plus sensibles, punis de la manière inoubliable qu'ils auraient le plus méritée, je veux dire "la leur", la manière cuisante et forte de guerre.

En fait de souffrances, leurs populations civiles n'ont éprouvé que celles du ventre, qui certes sont appréciables mais légères, pour peu que nous les comparions aux tortures de tous genres qu'ont eu à endurer la Belgique, la Serbie, la Roumanie et les malheureux habitants de nos régions opprimées.

Le sol de l'Allemagne est demeuré doux aux pieds, vierge de toute atteinte. Les champs, les bois, les vallons, les forêts de ces amants de la nature n'ont rien perdu de leur charme et de leur fraîcheur. Tous les arbres de cet incroyable pays ont leurs branches, et tous les villages y ont conservé leurs rues, leurs places, leurs carreaux et leurs fontaines.

Dans les musées, dans les châteaux intacts, les

tableaux, les tapisseries, les mobiliers, les souvenirs n'ont point été brisés, souillés ou volés. Tout au plus quelques objets d'art précieux ont-ils, par excès de précaution, dû être dirigés, sans inquiétude ni bousculade, vers des régions absolument sereines. Ainsi, l'Allemagne à laquelle jusqu'ici ne manque pas une pendule, attend-elle, impatiente sans doute et opprimée, la fin de ses maux, mais se consolant par instants, dans la détresse de son moral, avec cette pensée d'égoïsme physique : "Tout de même nous n'aurons pas souffert "chez nous". dans notre terre, dans nos belles villes, dans nos jardins, dans nos maisons, nos chambres, nos chers intérieurs... ni dans nos personnes, dans notre liberté. Nous n'aurons jamais eu "la grande peur". Toutes les abominations de sang et de feu, dont on nous accuse bien à tort et qui sont inévitables, hélas ! c'est la guerre ! tout cela, grâce à Dieu, s'est passé loin... loin, hors de nos solides frontières, chez l'ennemi ! chez le Français, détesté... Quel bonheur ! Quel chance ! Quand on songe que cela aurait pu arriver chez nous... ah ! c'est alors qu'il y a de quoi frémir ! et claquer des dents ! Ici, en somme, "extérieurement du moins", rien n'aura changé plus tard. Peut-être même après la guerre pourra-t-on, certains jours, quand la bière et les saucisses seront revenues, ne pas trop s'apercevoir qu'elle a eu lieu."

Or, nous le demandons, sera-t-il possible, juste et honnête qu'il en soit ainsi et que par ce tour habile, à la dernière minute, les Allemands arrivent à esquiver le genre de punition dont, moins que d'aucun autre, nous devons leur faire grâce ?

Non. Il ne faut pas qu'ils y échappent et ils n'y échapperont pas.

N'allez pas vous figurer que nous entendons les imiter, du moins en tout ? Nous serons, à notre manière, ingénieux et originaux. Comment cela ? Les moyens sont faciles.

Qui empêche de décider que, sans préjudice des réparations générales dues antérieurement, à partir d'aujourd'hui toutes les villes et régions dévastées par l'ennemi dans sa retraite seront rétablies, après la guerre aux frais d'un nombre équivalent de villes et de provinces d'Allemagne, nommément désignées; que tous les trésors des églises et des musées, anéantis ou volés, seront remplacés par des pièces prises dans les trésors et les musées d'Allemagne; que les collections fameuses pillées dans les châteaux seront reconstituées, au moins dans leur valeur, sinon dans leur choix et leur goût, par des prélèvements effectués dans les galeries classées et réputées des grands amateurs de Cologne et de Francfort, etc... ; et que si, ayant été prévenus, les Boches ne tiennent pas compte de l'avertissement et poursuivent quand-même en se retirant leur système de barbarie, non seulement ils seront soumis aux dures conditions et aux paiements que nous avons dits, mais qu'alors toutes les kamaraderies tardives et intéressées des bords du Rhin n'empêcheront plus rien, et que la guerre se poursuivra "chez

eux, quand même, jusqu'à ce qu'elle y ait couvert, avec tous les risques, hélas ! très fâcheux pour eux qu'elle comportera, la même étendue de territoires que représentent ceux qu'elle a envahis et surtout sacca-

gés: c'est-à-dire l'étendue de la Belgique et de nos départements abîmés?"

Et encore, en s'en tenant là, on sera large et généreux.
HENRI LAVEDAN.



LE PACTOLE CANADIEN



J'AI écouté avec plaisir et profit la dissertation scientifique que vous venez d'entendre touchant le fleuve Saint-Laurent. Je ne répéterai pas les calculs de ces distingués ingénieurs, mais permettez-moi, Messieurs, de vous présenter sur ce même sujet les vues d'un *ingénieur en chambre*, c'est-à-dire d'un professeur qui est plus familier, je le confesse, avec la théorie qu'avec la pratique.

Les anciens auteurs ont décrit un fleuve de Lydie, surnommé le Pactole, qui roulait, paraît-il, des paillettes d'or dans ses flots, mais qui, à la vérité, ne fut jamais qu'un ruisseau à demi desséché. Avec quels accents, ces mêmes auteurs n'auraient-ils pas chanté le fleuve canadien qui roule, sans cesse, des trainées d'or sous la forme d'une énergie mécanique inépuisable. Ce vrai Pactole, c'est notre fleuve Saint-Laurent qui aspire, croyez-le, à déverser entre nos mains ses trésors encore inexploités.

Il est vrai qu'on lui demande déjà quelques petits services. Des travaux ont été exécutés le long de ses rives. Ici et là, à Lachine, à Beauharnois, aux Cèdres, à Soulanges, quelques veines du géant des eaux ont été ligaturés. Il en découle une énergie de quelque 300,000 chevaux-vapeur. C'est un heureux commencement. Toutefois, le géant lui-même reste insoumis et indompté. Qu'est-ce en effet que 300,000 chevaux-vapeur comparés à la puissance totale du fleuve? Un rien, un soupçon tout au plus de sa valeur. Et ne pensez pas, je vous en prie, Messieurs, que je me plais dans l'hyperbole. Si vous voulez bien me suivre, vous jugerez que je ne fais pas de rhétorique.

Nommer la chute Niaga, c'est éveiller, n'est-ce pas, la pensée d'une énergie sans mesure. Là, une grande rivière se précipite, d'un seul mouvement vertical, d'une hauteur de 160 pieds. Les calculateurs nous disent, avec un bel optimisme, que cela représente une couple de millions de chevaux-vapeur.

Arrêtez-vous un instant, et considérez que sur un parcours d'à peu près 40 milles, en ligne droite, de Montréal à la tête du canal de Soulanges, le fleuve Saint-Laurent descend de 130 pieds. Si vous remontez à 40 milles encore, jusqu'au Long-Sault, à l'entrée du canal de Cornwall, vous constaterez un autre dénivèlement de 45 pieds, ce qui vous donnera une chute totale de 178 pieds. Effectivement, la chute au canal de Lachine est de 45 pieds; elle est de 85 pieds au canal de Soulanges, et de 48 pieds à celui de Cornwall.

Ajoutez que le volume d'eau utilisable du Saint-Laurent est quatre fois plus fort que celui de la rivière Niagara. Le rapport des ingénieurs américains, cité par M. Spencer, dans son étude sur *Les chutes de Niagara* nous apprend que le débit moyen de la rivière Niagara est de 220,000 pieds cubes par seconde. Ce débit peut diminuer jusqu'à 175,000 comme en février 1902. Les gouvernements, américain et canadien, ont permis d'en détourner 60,000 pieds cubes par seconde—équivalents à 700,000 chevaux-vapeur—pour des fins industrielles et électriques, mais je doute qu'on y pratique jamais une autre saignée semblable car se serait effacer la beauté scénique de la grande chute. 60,000 pieds cubes par seconde est donc, pour le moment, tout le débit utilisable de Niagara.

Or le débit moyen du Saint Laurent est de 260,000 pieds cubes par seconde. Il a atteint 287,000 en 1886. Cet énorme volume d'eau, moins quelques centaines de pieds cubes requis pour le service des canaux, est totalement utilisable, et comme les chiffres le démontrent, il est quatre fois plus fort que le débit utilisable de Niagara. Quelle richesse pour le Canada et en particulier pour Montréal? Imaginez Londres, New-York, Paris, Chicago, possédant à leurs portes des forces hydrauliques d'une telle puissance. Est-ce que cette énergie ne serait pas déjà et depuis longtemps mise à profit?

Le fleuve Saint-Laurent, il est vrai, ne se donne pas d'un seul mouvement, comme la rivière Niagara. Il s'offre en plusieurs cascades inégales, mais toutes puissantes. Ce n'est pas sans raison, ainsi qu'on se plaît à le dire souvent, qu'il est la plus précieuse force hydraulique des cinq continents. J'ai entendu avec plaisir M. White nous dire tantôt qu'il offre encore plus de 2 millions de chevaux-vapeur inutilisés.

Sachant qu'une cheval-vapeur consume à peu près 2 livres de charbon par heure, il est facile de calculer et d'écrire que l'énergie de plus de 30,000 tonnes de charbon se dissipe journellement en pure perte dans les tourbillons du Saint-Laurent.

Le charbon est aujourd'hui le facteur le plus puissant du progrès industriel. Le pays qui ne possède pas de charbon est un pays déficitaire. Il lui faut compter sur la bienveillance de ses voisins. De ce point de vue, Québec et Ontario sont des provinces nécessiteuses. Nous n'avons pas de charbon, et, ce qui est attristant, nous n'en aurons jamais. Car, voyez-vous, quoi que nous fassions partie du Nouveau-Monde, nous

sommes réellement un vieux monde, un monde trop vieux. A l'époque où les riches dépôts houillés du Nouveau Brunswick et de la Nouvelle Ecosse—pour ne parler que de nos voisins du Canada—étaient en voie de formation, le plateau qui s'étend des Cantons de l'Est jusqu'à la Baie d'Hudson et qui forme la province de Québec et une partie d'Ontario, était alors sorti des eaux, et cet immense territoire ne s'est jamais trouvé par la suite dans les conditions requises pour s'enrichir d'une formation carbonifère.

Dieu prodigue ses biens à ceux qui font vœu d'être siens. Dans la répartition des biens de la terre, nous n'avons pas reçu une esquille de charbon, mais il faut savoir que, par une sorte de compensation, nous avons hérité de valeurs équivalentes, de valeurs qui dureront aussi longtemps que le soleil qui en est la cause. Ces valeurs sont nos incomparables forces hydrauliques c'est-à-dire nos pouvoirs d'eau, selon une expression plus connue, et que je crois exacte. Déjà la lumière et la force mécanique en dérivent en plusieurs lieux, et sont offertes à des prix abordables. Mais la consommation la plus simple et la plus copieuse de l'énergie s'opère dans la production de la chaleur, dans le chauffage à tous les degrés et en ses multiples services.

L'usine génératrice des Cèdres envoie sans interruption aux Etats-Unis, francs de port, de sortie et d'entrée, comme pour le service du roi, 60,000 kilowatts destinés au chauffage de gigantesques fournaies où sont préparés les produits métalliques et chimiques si recherchés par l'industrie moderne. C'est une préparation au chauffage domestique dont nous n'avons encore que l'avant-goût, et en des conditions très onéreuses, prohibitives même. Ce chauffage finira néanmoins, je n'en doute pas, par s'imposer un jour, comme l'éclairage électrique dont personne ne se prive plus. Et pour hâter cet heureux jour, laissez-moi vous présenter quelques chiffres.

Il se dépense, probablement pour le chauffage domestique une moyenne de 5 à 6 tonnes de charbon par famille, ce qui signifie, pour Montréal par exemples, 600 à 700,000 tonnes par année. A l'heure présente, c'est une dépense d'achat de 6 à 7 millions de dollars, et de 3 à 4 millions en temps ordinaire. Quel fournisseur ne se sentirait avide de servir une clientèle lui offrant une telle recette globale annuelle.

Voyons maintenant quel serait le sort du client asservi au chauffage électrique.

Les manuels d'électricité nous enseignent que le kilowatt-heure donne 3415 unités thermiques B.T.U., et par conséquent, qu'un kilowatt-année donnera 29.9 millions de ces même unités.

D'autre part, la combustion complète d'une livre de charbon développe 12 à 13,500—disons 13,000—B.T.U., et la combustion d'une tonne de ce même charbon rendra 29.1 millions B.T.U.

Le rendement économique d'un radiateur électrique est d'au moins 95%, tandis que le rendement des bons calorifères à charbon dépasse rarement 40%.

On peut admettre, sans forcer les chiffres, que le rendement atteint à peine 25% dans les poêles ordinaires, où la combustion de chaque livre de charbon requiert l'appel de 500 à 1000 pieds cubes d'air tirés nécessairement du dehors à la température de nos hivers canadiens et chassés dans la cheminée à la température de 300 à 400 degrés Fahrenheit.

Calculons, toutefois, selon le rendement des bons calorifères, soit 40%, et nous constaterons que la combustion d'une tonne de charbon ne fournit que 11.6 millions d'unités thermiques utiles. Le même calcul appliqué au radiateur électrique lequel jouit, je le rappelle, d'un rendement minimum de 95%, me dit que la consommation d'un kilowatt-année d'énergie électrique rendra 28.4 millions d'unités thermiques utiles.

Dans ces conditions, le kilowatt-année, comme source de chaleur, vaut 2.4 tonnes de charbon.

Et puisque, dès aujourd'hui, Messieurs les ingénieurs ont le secret de produire l'énergie électrique au coût de 15.00 le kilowatt-année, il n'est pas téméraire d'espérer, vu les progrès constants de l'industrie électrique, que la génération qui suivra la nôtre verra les radiateurs électriques installés dans les maisons en lieu et place des poêles à charbon.

Déjà l'électricité est utilisée en plusieurs lieux pour le chauffage des appareils de cuisine. Il fut constaté, en 1900, dans un grand restaurant de Paris, que la cuisine, entièrement électrique, ne consumait que 450 wats par repas. Et voyez les progrès de cette nouveauté domestique. Après avoir décrit la plus grande cuisine électrique du monde, le *Scientific American Supplement* de mars 1916, nous apprend que le coût des repas par tête et par jour n'y dépasse pas 1-3 de sou, lorsque ce même service par le gaz, la vapeur, ou le charbon, coûte jusqu'à 3-5 d'un sou.

L'*Electrical Review* écrivait en même temps que des radiateurs électriques sont employés, (parce qu'ils sont propres et hygiéniques), même là où le gaz naturel ne se paye que 25 sous le mille pieds cubes.

Enfin, l'*Electrical World* renchérit encore sur les revues précédentes et confirme parfaitement ma thèse en annonçant que l'Académie de Rupert, Etat de Idaho, est chauffée aujourd'hui par l'électricité, et qu'un hôtel voisin, de 50 chambres, projette de substituer l'électricité au charbon dans son système de chauffage à la vapeur.

Voilà des faits attestés par des revues techniques et sérieuses. Malheureusement, ces revues ne nous font pas connaître le coût de l'électricité en ces divers lieux, mais il est indubitable que le Canada peut produire l'électricité à aussi bon compte que tout autre pays.

Je n'ignore pas que le prix demandé aujourd'hui pour l'unité électrique destinée au chauffage n'est pas une invite aux petites bourses et qu'en vendant le kilowatt-heure au prix de 1½ sou, les fournisseurs font payer 128 dollars ce qui ne leur coûte que 15 dollars

d'achat, c'est-à-dire 1-5 d'un sou le kilowatt-heure. Ces Messieurs nous disent que la canalisation et la distribution du courant électrique, la mise de fonds dans les exploitations, une foule de faux frais indéterminés requièrent impérieusement cette énorme majoration.

Mais vienne l'utilisation sur une grande échelle des forces hydrauliques du Saint-Laurent; vienne le captage de 3 à 400,000 chevaux-vapeur, fait d'un seul coup, sans faux frais d'aucune sorte, et coûtant beaucoup moins que 100 dollars le cheval-vapeur, alors, le kilowatt-heure pourra être vendu à une fraction d'un sou, et il sera permis à l'électricité de lutter sérieusement contre le charbon, de pourvoir avantageusement au chauffage domestique, et combien plus commodément que le charbon. Cela ne viendra pas de sitôt, je ne le conteste pas, toutefois, je crois fermement que vos jeunes enfants jouiront de cette somptuosité.

Il convient donc de penser dès maintenant à la fructueuse utilisation à venir du grand fleuve canadien. Il importe de tenir un œil jaloux sur cet héritage; héritage qui suscite de superbes convoitises en plusieurs milieux.

Nos gouvernements ont réglé judicieusement la coupe et l'exploitation de nos forêts. Il conviendrait qu'une sagesse pareille présidât à l'exploitation de nos forces hydrauliques, des forces du Saint-Laurent en particulier. M. notre Président nous disait hier qu'il serait désirable qu'une commission internationale fût chargée de surveiller le développement de nos forces hydrauliques, et de statuer sur leur répartition entre les intéressés. J'approuve entièrement ce projet d'une commission internationale. Nos entrepreneurs voisins d'au delà de la ligne 45ième, possèdent, en effet, une fraction de notre grand fleuve. Ils nous offrent aimablement leurs capitaux en vue de l'exploitation à deux. Défions-nous. Rien n'est plus dangereux pour le petit propriétaire que les prêts aussi empressés qu'intéressés du gros voisin. Si vous lui donnez un pied, il en aura bientôt pris quatre. Autant les capitaux d'outre-mer me paraissent, désirables, autant l'argent américain revêt à mes yeux une grâce perfide. On l'a dit souvent les tentacules de la pieuvre américaine sont longs et prenants. Ils fascinent, ils captivent: c'est Mercure tout entier à sa proie attaché. Ce contact inévitable et journalier ne tarderait pas à gêner nos aspirations nationales. Les détenteurs des biens d'une nation sont tôt ou tard les maîtres de sa destinée. Je vous dis donc avec le vieux prêtre de Neptune : *Quidquid id est : Timeo Danaos et dona ferentes.*

La voix d'une classe d'hommes fort respectables s'est aussi fait entendre au sujet du barrage du Saint-Laurent : je veux dire la classe des poètes et des artistes. Ceux-ci ne sont pas des capitalistes, mais ils sont riches des biens de la nature. L'air, la lumière, les fleurs, les vents, les torrents, leur appartiennent. Ils adorent tout cela. Ils en jouissent comme d'une propriété incontestée, comme d'un apanage qui leur

parle sans cesse un langage symbolique. Gare à celui qui porterait une main profane sur ces objets de leur culte? Aussi quelle ne fut pas leur indignation au premier avis que le roi des fleuves était menacé de tomber sous l'abjecte emprise de l'industrie. J'ai encore présente à l'oreille la protestation indignée, jointe à la leçon de profonde psychologie, que l'un d'eux venait de tirer de la contemplation des rapides du Long-Sault, et qu'il me fit entendre d'un seul trait.

Les torrents, les cataractes m'impressionnent peu, m'expliquait cet amant de la nature, mais rien ne parle à mon âme comme le beau désordre, le mouvement ondoyant et divers des cascades adoucies du Saint-Laurent. J'aime cette eau silencieuse qui cherche une issue avec une patience toujours récompensée; cette eau qui fuit, tourne, retourne, revient et s'éloigne finalement comme à regret. J'envie ce fond rocheux caressé sans cesse par le velours frais d'une onde perpétuelle. J'admire ces cailloux, qui, à l'encontre du tempérament humain, effaçent leurs aspérités et leurs angles, et se polissent en miroir. Au surplus, continuait-il, quelle image d'énergie grandiose et de lutte dans ces vagues qui un moment arrêtées par l'obstacle, grossissent leur force, se cabrent comme des coursiers fougueux pour écraser leur oppresseur. Et par-dessus les flots et les obstacles, mettez la féerie d'un bateau chargé de voyageurs qui saute les rapides, d'un bateau glissant sur les sommets des ondes sans les toucher presque, cherchant sa route en cent carembolages gracieux, comme sous l'impulsion du dieu des eaux, et plongeant dans l'écume de l'abîme avec la grâce d'un cygne....

Vous avez vu tout cela, concluait mon ami, et cela ne dit rien à votre intellect? Alors, je vous plains; vous êtes digne de pitié!

J'ai vu tout cela, et cela me dit beaucoup, mais j'ai appris que la beauté c'est l'ordre; l'ordre établi par une pensée active qui traduit dans ses œuvres les fruits de ses conceptions. Selon une définition que j'ai trouvée dans mon écritoire, la beauté est tout ce qui suscite chez un homme honnête et cultivé une élévation subite de l'âme, une surprise pleine de respect. De ce point de vue, les transformations destructives, les ruines mêmes sont belles. L'Arc de Titus, le Colysée, n'ont jamais été plus beaux que depuis qu'ils sont des ruines et ne parlent plus qu'au souvenir.

Proportion gardée, il en sera de même des cascades aplanies et emprisonnées du Saint-Laurent. Rares parmi nous sont les penseurs qui vont chercher des inspirations dans le jeu des eaux. Rares sont les artistes qui, à la façon de Chateaubriand, à Niagara, ont le don de voir de leurs yeux "les mille arcs-en-ciel qui se courbent et se croisent sur l'abîme; d'entendre de leurs oreilles les rugissements de la cataracte.... dont l'eau rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élevant au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste incendie..."

Par contre, j'imagine aisément que petits et grands, lettrés et illettrés, poètes et paysans, se réjouiront

à la vue d'un barrage, solide comme une œuvre de géants, reliant les deux rives du fleuve et offrant une promenade royale; que tout le monde prendra un plaisir infini à marcher d'un pas assuré sur ce qui n'était jadis que le sommet mouvant de traîtres remous.

Sans compter que la mémoire qui irise tout, ne tardera pas à traduire en légendes captivantes les exploits des bateliers du Long-Saut et des Cascades. Rappelez-vous les bûcherons qui descendaient autrefois en canot les rapides rivières de l'Ottawa, de la Gatineau, ou de la Lièvre. Ils sont devenus, dans l'imagination populaire, les héros de ces chasse-galerie fantastiques qui traversent dans les airs l'obscurité des nuits; qui attachent leurs barques aux clochers de nos églises et effraient si fort les enfants. Quel beau thème d'amplification écolière que la vision rétrospective du pilote iroquois de Caughnawaga, du fameux Baptiste, vêtu du costume de sa tribu, la tête couronnée de plumes multicolores, solennellement installé à la dunette, et qui, semblait-il, avait le privilège presque surnaturel, par la seule tension de sa volonté, de diriger le gros bateau à travers les passes étroites et sinueuses, à travers la traîtrise des récifs cachés et l'écume des précipices. J'ai vu cela, et j'en frémis comme à la pensée des exploits du sombre nocher du Styx.

Vraiment ce que je redoute le plus, en vue de l'exécution des grands travaux que je préconise, ce n'est pas la pénurie d'argent, non, ce que je redoute le plus, c'est la multiplicité des écritures qui réclameront contre la profanation des beautés naturelles du pays. Voilà ma crainte et c'est pour prévenir, s'il se peut, l'effet de ces écritures, que l'insiste de cette façon, et à ma manière, et que je vous demande, au surplus, la permission de vous démontrer par un exemple concret, tout à fait probant, à mon avis, que la lutte contre la nature, la violation de la nature, peut s'accompagner d'une notion de beauté.

Il y avait probablement, il y a quelques années, sur les bords du lac Supérieur, ou près des côtes de Nouvelle-Ecosse, un petit fermier, dont la modeste maison s'élevait sur une colline verdoyante. Un bosquet lui donnait une ombre fraîche et un ruisseau y gazouillait le jour et la nuit. La nature y était belle, invitante, inspiratrice de poésie et de bonheur. Mais voici que les prospecteurs ont visité cette oasis. Ils ont découvert que le sous-sol de la colline renferme un riche dépôt de minéral de fer. Aussitôt ils ont appelé les mineurs. Ceux-ci sont venus avec leurs durs instruments. La maison a été renversée, le ruisseau aveuglé. Les pics ont éventré la colline et déchiré ses entrailles. Il en est sorti une vile matière, laquelle jetée dans le creuset des hauts fourneaux s'est transformée, affinée, et a fourni des boulons de fer, des barres, des poutres de fer; a fourni la charpente métallique de cette merveille du génie scientifique et industriel que l'on nomme "le Pont de Québec."

Qui oserait tenir rigueur à cette colline d'avoir cédé ses droits, d'avoir souffert l'outrage et la meurtrissure? De même : que la nature et l'amour de la nature se désistent de leurs prétentions sur les cascades du fleuve St-Laurent, et le Canada comptera une deuxième merveille, électrique celle-là, auprès de laquelle les exploitations similaires, même celles de Niagara, ne seront que des entreprises de pygmées.

MGR C. P. CHOQUETTE,
Professeur,
Séminaire de Saint-Hyacinthe

LA SEMAINE LITURGIQUE

Semaine du 27 octobre

Dimanche, 27 octobre.—XXIIIe dimanche après la Pentecôte.

On peut dire de la liturgie ce que l'on a dit de l'*Imitation* : à quelque moment et à quelque endroit qu'on l'ouvre et qu'on la lise, on y trouve toujours une parole opportune, qui répond à la soif de l'âme.

Ainsi voyez l'introït de ce vingt-troisième dimanche après la Pentecôte, qui restera le même désormais jusqu'à la fin de l'année liturgique. Qui dira qu'il ne convient pas au moment présent?

Le Seigneur dit : Mes pensées sont des pensées de paix et non d'affliction; vous m'invoquerez et je vous exaucerai, et je ramènerai vos captifs de tous les lieux.— Seigneur, vous avez béni la terre qui vous appartient; vous avez fait cesser la captivité de Jacob.

Ces réflexions sont toujours vraies pour les âmes, elles sont aussi parfois plus particulièrement vraies pour les peuples et pour les familles. Mais il y a une condition requise à l'accomplissement des miséricordes divines : c'est que nous revenions à lui, à sa loi, à l'accomplissement de sa volonté, en renonçant au péché et aux liens qu'il impose à nos âmes.

Aussi comme complément de cet introït, écoutons la collecte de ce dimanche :

Nous vous en supplions, Seigneur, absolvez les fautes de votre peuple, afin que nous soyons délivrés par votre bonté des liens des péchés que nous avons commis dans notre fragilité. Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur.

"La demande du pardon, dit ici Dom Guéranger, revient sans cesse dans la bouche du peuple chrétien, parce que la fragilité de la nature entraîne sans cesse, ici-bas, le juste lui-même. Dieu sait notre misère; il pardonne sans fin, à la condition de l'humble aveu des fautes et de la confiance dans sa bonté.

Lundi, 28 octobre.—SS. Simon et Jude, Apôtres.

"Simon est surnommé le Cananéen et aussi le zélé. Thaddée, qui est appelé Jude frère de Jacques

dans l'Évangile, écrivit une des épîtres catholiques et prêcha en Mésopotamie, tandis que Simon évangélisait l'Égypte. La Perse les réunit : ils y engendrèrent à Jésus-Christ des fils sans nombre, et propagèrent la foi chez les nations barbares de cet immense territoire. Aux miracles, aux prédications, par lesquels de concert ils glorifient le très saint nom de Jésus-Christ, s'adjoignit enfin pour chacun d'eux la gloire du martyr."

Telle est la très brève notice du bréviaire sur ces deux Apôtres. Nous savons ainsi que saint Jude est l'auteur d'une des épîtres canoniques, qui est très importante dans sa brièveté. Saint Jude écrivit son épître pour dénoncer à ses lecteurs l'apparition des séducteurs dangereux, pleins d'inconsistance et d'orgueil, qui leur avaient été annoncés. Dès cette époque première, l'esprit d'erreur s'attaquait à l'Église. Saint Jude, qui était le frère de saint Jacques le mineur, premier évêque de Jérusalem, était par son père Cléophas ou Alphée, le neveu de saint Joseph, le cousin, au point de vue légal, de l'Homme-Dieu. Il écrivit son épître après la mort de saint Jacques, son frère, et aussi après la mort de saint Pierre.

Dom Guéranger, dans son beau livre sur *Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles*, raconte un incident digne d'être rapporté ici. L'empereur Domitien, si féroce contre les chrétiens qui étaient nombreux dans son entourage et même dans sa famille, "fit amener d'Orient et comparaître devant lui deux Juifs de la famille de David, qui étaient petits-fils de l'apôtre saint Jude, parent du Seigneur. La politique de César avait pris quelque ombrage au sujet des descendants d'une race royale qui représentaient par le sang, non seulement la nation que Rome venait d'écraser, mais le Christ lui-même que ses disciples exaltaient comme le suprême roi du monde.

"Domitien fut à même de constater que ces deux humbles juifs ne pouvaient être un péril pour l'Empire, et que s'ils regardaient le Christ comme le dépositaire du pouvoir souverain, il s'agissait d'un pouvoir qui ne pouvait s'exercer visiblement qu'à la fin des siècles. Le langage simple et courageux de ces deux hommes fit impression sur Domitien, et, au rapport de l'historien Hégésippe, auquel Eusèbe a emprunté les faits que nous venons de raconter, il donna des ordres pour suspendre la persécution."

En la fête de ces deux apôtres, l'Église adresse à Dieu la prière qui suit :

O Dieu qui, par vos bienheureux Apôtres Simon et Jude, nous avez donné de parvenir à la connaissance de votre nom; accordez-nous de célébrer leur gloire immortelle en progressant dans la grâce, et d'y progresser en la célébrant.

Mardi, 29 octobre.—Office ferial.

Mercredi, 30 octobre.—Office ferial.

Jeudi, 31 octobre.—Vigile de la Toussaint.

"Préparons nos âmes, dit l'Année liturgique, aux

grâces que le ciel s'appête à verser sur la terre en retour des hommages de celle-ci. Telle sera demain l'allégresse de l'Église, qu'elle semblera déjà se croire en possession de l'éternité. Aujourd'hui pourtant, c'est sous les livrées de la pénitence qu'elle se montre à nos yeux, confessant bien qu'elle n'est qu'une exilée. Avec elle, jeûnons et prions. Nous aussi, que sommes-nous que des voyageurs en ce monde où tout passe et se hâte de mourir? D'années en années, la solemnité qui va s'ouvrir compte parmi nos compagnons d'autrefois des élus nouveaux, qui bénissent nos pleurs et sourient à nos chants d'espérance. D'années en années, le terme se rapproche où nous-mêmes, admis à la fête des cieux, recevrons l'hommage de ceux qui nous suivent et leur tendrons la main pour les aider à nous rejoindre au pays du bonheur sans fin. Sachons, dès cette heure, affranchir nos âmes; gardons nos cœurs libres, au sein des vaines sollicitudes, des plaisirs faux d'une terre étrangère: il n'est pour l'exilé d'autre souci que celui de son bannissement, d'autre joie que celle où il trouve l'avant-goût de la patrie."

Vendredi, 1 novembre.—Fête de tous les Saints.

C'est un grand fait historique en même temps qu'une grande et consolante vérité doctrinale que nous rappelle la fête de la Toussaint.

Le fait historique c'est celui de la transformation du temple de tous les dieux du paganisme, du Panthéon, en église dédiée à Marie et aux saints Martyrs. Construit par Agrippa, gendre de l'empereur Auguste, le Panthéon était le plus magnifique et aussi le plus symbolique de tous les temples du paganisme. Rome conquérante et maîtresse du monde y avait réuni tous ses dieux.

Le temple survécut au paganisme officiellement mort, gardant toujours son caractère païen, au milieu de Rome devenue de plus en plus chrétienne. En l'an 609 seulement, trois siècles après l'édit de Milan donnant la liberté à l'Église, le pape Boniface IV obtint de l'empereur Phocas de convertir l'antique temple des idoles en église du vrai Dieu.

Pour faire cette purification et cette dédicace, le pape voulut appeler à concourir avec lui les saints martyrs, autrefois victimes aujourd'hui vainqueurs des idoles romaines du Panthéon. L'Église fut dédiée à Dieu, sous l'invocation de Marie et des Martyrs, et le Pape se rendit lui-même aux catacombes pour y prendre et en rapporter, plein vingt-huit chars superbement ornés, les ossements des saints dont le martyre avait fait la conquête de la capitale du monde païen et qui rentraient en triomphateurs dans Rome par eux libérée. Cette dédicace eut lieu le 13 de mai, mais l'anniversaire en fut dans la suite fixé au 1er novembre, et la célébration étendue à toute l'Église. Tel est le grand fait que nous rappelle la Toussaint: la victoire des martyrs et du catholicisme sur le paganisme tyrannique, la libération de la vérité et de la conscience chrétienne, l'épanouissement de la civi-

lisation qui a transformé le monde en abolissant l'esclavage.

La vérité consolante que nous enseignent et nous répète cette fête, c'est celle que l'on désigne sous le beau nom de *Communion des Saints*.

"Quel superbe tableau, dit de Maistre, que celui de cette immense cité des esprits, avec ses trois ordres toujours en rapport. Le monde qui combat présente une main au monde qui souffre et saisit de l'autre celle du monde qui triomphe. L'action de grâce, la prière, les satisfactions, les secours, les inspirations, la foi, l'espérance et l'amour, circulent de l'un à l'autre comme des fleuves bienfaisants. Rien n'est isolé, et les esprits, comme les lames d'un faisceau aimanté, jouissent de leur propre force et de celles de tous les autres." (*Soirées*, X.)

Nous sommes ainsi tous associés, tous solidaires dans la patrie spirituelle, comme dans la patrie temporelle. Nos joies comme nos tristesses sont communes; nous souffrons des fautes de tous et nous profitons des mérites de toute l'Eglise. Dans la gloire des saints, que nous célébrons, c'est déjà notre gloire que nous acclamons, la gloire qui déjà nous appartient par un bon titre bien valide, bien légal, pourvu que nous n'y renoncions pas.

Le sentiment de cette solidarité reste au fond des cœurs chrétiens et c'est lui qui se reconnaît dans la joie de cette fête, à laquelle personne ne reste insensible. C'est cette joie du ciel répandue sur la terre qui éclate dans les premiers accents de la messe de ce jour:

Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, et faisons fête en l'honneur de tous les Saints; de leur solennité se réjouissent les Anges et ils louent tous ensemble le Fils de Dieu.—Justes, tressaillez dans le Seigneur; la louange convient aux cœurs droits.

Mais pour que nos cœurs restent droits et que nous goûtions la joie céleste, il nous faut, à nous fragiles, à nous qui nous égarons si facilement, l'assistance de nos frères du ciel, et c'est cette assistance que nous demandons encore par la voix écoutée de l'Eglise:

Dieu tout-puissant et éternel, qui nous donnez de célébrer dans une seule solennité les mérites de tous vos saints; nous vous en supplions : daignez octroyer à tant d'intercesseurs priant ensemble pour nous l'objet de notre désir, une miséricorde surabondante. Par Jésus-Christ notre Seigneur.

Donnons aussi aujourd'hui la traduction de la belle hymne des Vêpres de ce jour, *Placare, Christe, servulis* :

Christ, soyez propice à vos indignes serviteurs; implorant la clémence du Père, la Vierge se fait leur avocate au tribunal de votre grâce.

Bienheureuses phalanges aux neuf ordres distincts, écarter les maux du passé, ceux du présent, ceux de l'avenir.

Prophètes et vous, Apôtres, qui voyez la sincérité de nos pleurs, apaisez la colère du Juge, obtenez le pardon pour nos crimes.

Martyrs à la pourpre éclatante, Confesseurs à la blanche couronne, appelez-nous de l'exil dans la patrie.

Chœur si chaste des Vierges, vous aussi pour qui le désert fut le chemin des cieux, donnez-nous place au bienheureux séjour.

Du pays des chrétiens, chassez la nation perfide : qu'unique soit pour tous le berçail, sous la houlette de l'unique pasteur.

Gloire soit à Dieu le Père, au Fils unique, au saint Esprit, dans les siècles éternels. Amen.

Cette hymne remonte au neuvième siècle, et la nation perfide contre laquelle les saints sont invoqués, était alors celle des Hommes du Nord, des Normands.

"A peine l'Eglise, dit Dom Guéranger, a-t-elle salué ses glorieux fils, disparaissant dans leurs robes blanches, à la suite de l'Agneau, que l'innombrable foule des âmes souffrantes l'entoure aux portes des cieux, et elle ne songe plus qu'à leur prêter sa voix et son cœur. L'éclatante parure qui lui rappelait le blanc vêtement des bienheureux, fait place aux couleurs du deuil; les ornements, les fleurs de ses autels ont disparu; l'orgue se tait; le glas des choches semble la plainte des trépassés. Aux vêpres de la Toussaint succèdent sans transition les Vêpres des Morts."

Samedi, 2 novembre.—La commémoration des morts.

Quelle union que celle de ces deux jours: la Toussaint et le Jour des Morts. Comme elle est instructive, comme elle est consolante.

Le culte des morts est profondément humain, social, naturel. Le culte pour les morts est plus beau encore, plus consolant, vraiment divin. Nous souvenir de nos morts est une force et une consolation en même temps qu'une leçon: prier pour eux, les soulager, compter sur leur intercession, les savoir vivants, toujours en relations d'affection et de services avec nous, est encore bien mieux. Ce que Job disait comme suprême consolation de ses douleurs: *Je sais que mon Rédempteur est vivant et au dernier jour je ressusciterai de la terre... dans ma chair je verrai mon Dieu*, nous pouvons le dire de Dieu comme lui, mais nous pouvons aussi le dire de nos morts. Nous les reverrons et ils nous reverront. La mort n'est qu'un au revoir.

Cette espérance, cette certitude est notre consolation éloignée. Notre consolation prochaine est de continuer à donner à nos morts des preuves de notre immortelle affection, de notre éternel attachement. Et la plus solide de ces preuves, c'est la religion qui nous la fournit: la prière et l'expiation pour nos défunts.

Et la meilleure prière, c'est celle de l'Eglise, c'est la plus efficace, la mieux écoutée, la plus sûrement exaucée.

Et comme cette prière de l'Eglise pour les morts est belle!

Écoutons encore Dom Guéranger:

"Jamais éloquence ni science n'atteindront la hauteur d'enseignement, la puissance de supplication

qui règnent en l'Office des défunts. Seule l'Épouse connaît à ce point les secrets de l'autre vie, le chemin du cœur de l'Époux, seule la mère peut prétendre au tact suprême qui lui permet, en allégeant à ceux qui l'ont quittée leur purification douloureuse, de consoler ainsi les orphelins, les isolés, laissés par eux en larmes sur la terre."

Il faut voir dans le même docte et pieux auteur tout l'exposé de l'office et de la messe des morts, tels qu'ils sont traduits et commentés dans l'*Année liturgique*, qui devrait être, soit dit en passant, le livre de prière des catholiques instruits.

Nous donnerons pendant ce mois, quelques lectures sur la liturgie des morts prises de divers auteurs. Nous commencerons aujourd'hui par une analyse du *Dies iræ*, empruntée à l'*Année chrétienne* de M. le Chanoine Bouloumoy :

LA PROSE DES MORTS

Parmi les morceaux liturgiques, il n'en est pas, croyons-nous, qui soit tout à la fois plus grandiose et plus touchant que la Prose des Morts. "Le *Dies iræ*; dit M. F. Clément, surpasse en sombre énergie et en vérité d'expression tout ce qu'anciens et modernes ont composé sur le même sujet. Les saisissantes images de l'épouvante de l'âme prête à paraître devant son juge, et de la foi qu'elle conserve dans les promesses de la miséricorde divine, s'emparent avec une égale force du cœur et de l'imagination". Tout frappe, tout émeut l'auditeur, jusqu'à la monotonie de la rime, qui revient trois fois la même dans chaque strophe et prolonge ainsi l'effet produit dans l'âme par ce chant lugubre.

Proudhon lui-même ne peut contenir son admiration devant cette incomparable mélodie, "la plus effrayante, dit-il, la plus douloureuse qu'on ait jamais imaginée... Je ne connais vraiment rien, ajoute-t-il, ni dans les Psaumes, ni dans les Latins, ni dans les Grecs, ni dans les Français, qui soit de cette force".

Le *Dies iræ* comprend deux parties bien distinctes : un tableau et une prière.

1. Le tableau est des plus effrayants: il s'agit du jugement dernier, de "ce jour de colère prédit par David et annoncé par la Sybille" des temps anciens. L'heure suprême du monde est arrivée; la dernière des générations humaines a disparu dans l'embrasement final de la terre et un silence lugubre plane sur l'univers devenu un immense tombeau.

Soudain la trompette retentit "à travers les sépulcres des régions" autrefois habitées. Quels sons éclatants ! Ne dirait-on pas la grande voix qui crie : Morts, levez-vous, venez au jugement ? En un clin d'œil, l'humanité tout entière est debout au pied du redoutable tribunal.

Ici, par une hardiesse heureuse, le poète nous montre la nature saisie de stupeur et la mort toute surprise de voir que sa proie lui échappe.

Mors stupebit et natura
Quum resurget creatura
Judicanti responsura.

Les solennelle assises vont commencer. Un livre est ouvert, dans lequel se trouve consigné tout ce qui doit faire la matière du jugement. Figure ou réalité, quoi qu'il en soit de ce livre accusateur, il en est un autre également ouvert aux yeux du monde entier: la conscience de chacun.

Aussi, dès que le souverain Juge aura pris place, tout sera manifesté : crimes dérobés à la connaissance des hommes, désirs coupables, pensées les plus secrètes, replis du cœur les plus intimes, tout sera dévoilé, tout apparaîtra au grand jour, et rien ne demeurera impuni.

Nil inultum remanebit.

Devant cette accablante perspective, l'âme pécheresse qui n'a pas encore quitté ce monde, se trouve profondément remuée. Considérant, d'une part, sa propre misère, et, de l'autre, l'effroi avec lequel le juste lui-même attend son arrêt, elle cherche un protecteur, un avocat qui veuille bien prendre en main sa cause.

II. Son humble supplication, c'est au juge qu'elle l'adresse directement. Elle tombe donc aux genoux de ce "Roi dont la majesté inspire la crainte", et avec quels accents elle le conjure d'avoir pitié de son sort ! On le voit bien; à cette heure encore, Jésus est pour elle plus un Sauveur qu'un Juge; il est "la source de la bonté, *fons pietatis*".

Quelle éloquence dans les raisons que l'âme fait valoir pour obtenir miséricorde ! Ce sont d'abord les souvenirs les plus émouvants : la venue de Jésus-Christ sur la terre, les fatigues de son apostolat, sa mort sur la croix. De tout ce que vous avez fait et enduré pour moi, ô bon Jésus, souvenez-vous !

Recordare, JESU pie !

Pauvre âme ! elle gémit sous le poids de ses fautes; la rougeur couvre son front. Mais Jésus n'at-il pas absous Madeleine et promis le ciel au larron converti ! et l'âme qui va paraître devant lui n'a-t-elle pas, elle aussi, reçu des promesses et vu briller de bien douces espérances le long de sa vie ?

Mihi quoque spem dedisti.

Nouveau motif, par conséquent, de compter que sa prière sera exaucée.

Sa prière, ah ! mérite-t-elle considération ? Elle sait bien que non; mais Jésus est secourable et il usera d'indulgence, il ne permettra pas qu'elle tombe dans le feu éternel.

Sed tu bonus fac benigne :
Ne perenni cremer igne.

Une place parmi les brebis fidèles qui seront à sa droite, un appel dans les rangs des bienheureux, loin des maudits et des flammes qui les dévorent: tel est l'objet de ses désirs les plus ardents.

Cette grâce, de toutes la plus importante, elle l'implore le front dans la poussière, le cœur brisé par le repentir, ou mieux, selon l'énergique expression du texte, "pulvérisé comme la cendre."

Cor contritum quasi cinis.

La prière de l'âme chrétienne est terminée. L'Eglise à son tour prend la parole en faveur de ses enfants : "Ce sera, dit cette mère éplorée, un jour lamentable que celui où l'accusé, sortant du tombeau, comparaitra devant son Juge. O Dieu, accordez-lui donc le pardon."

Huic ergo, parce Deus.

Enfin, jetant un regard sur tous les fidèles qui souffrent dans le séjour de l'expiation, l'Eglise adresse au Dieu qui va s'immoler pour eux ce dernier cri de son amour suppliant : "Doux Seigneur Jésus, donnez-leur le repos."

Pie Jesu Domine,
Dona eis requiem

Tel est le *Dies iræ*, ce chant funèbre si consolant au milieu même de la religieuse terreur qu'il inspire. Un jour il retentira sur notre dépouille mortelle. Puissent les cœurs amis qui, alors, verseront sur nous "des larmes avec des prières", nous obtenir l'accomplissement de ce suprême souhait : *le repos éternel* !

CHAN. A. BOULOUMOY.

Que de beautés renferme ainsi notre liturgie, surtout lorsqu'elle est vécue avec âme et dignité. Qui donnera aux chrétiens, appauvris par leur faute, de connaître et de faire valoir les trésors trop ignorés qu'ils possèdent ?

L'ABBÉ J.-A. D'AMOURS.

L'APPEL DE LA TERRE

Roman de mœurs saguenayennes par Jean Sainte-Foy

(Suite)

XVI

MONTREAL dissimulait dans la brume une partie de son immensité, ne laissant voir que ses dômes et ses tours émergeant ça et là... Le train filait tout le long du Saint-Laurent et l'on voyait, de l'autre côté, des côteaUX boisés semés de maisons blanches et de villas rougeâtres. La verdure était tranquillissante et elle marquait au campagnard qui avait toujours vécu entouré de choses familières et d'impressions très anciennes, l'ossature de pierres sans limite dont l'aspect effraye le nouveau venu.

Depuis qu'il était parti de Québec, Paul Duval avait repassé cent fois dans sa mémoire les péripéties du triste chapitre du livre de sa vie qu'il venait de commencer de vivre. Enfoncé dans le coin d'une banquette, la tête à demie sortie dans la portière, Paul Duval s'amusait au spectacle des paysages changeants que déroulait la fuite du train sur la voie; on traversait un village, puis, c'était des vallonnements et des bouquets de bois, puis de petites villes barbouillées de suie et surmontées de hautes cheminées d'usines.

Mais rien ne pouvait distraire la pesante mélancolie qui l'avait envahi depuis son départ. Une tristesse, une sorte de noir affreux avaient taché la sérénité de sa jeune vie. Ah! il s'expliquait bien, au reste, cette tristesse des heures d'une vie de vingt-cinq ans qui devraient engendrer seulement des sentiments de joie, de plénitude, de confiance dans le

présent et dans l'avenir, et qui, chez lui, au contraire, le pénétraient de la plus pesante mélancolie...

Paul Duval prend plaisir à accrocher son esprit à des morceaux de nature que lui sert le train au hasard de la route et de la vitesse et où il souhaiterait pouvoir s'arrêter longtemps... Mais avant que son désir ait pu se préciser, le train l'emporte plus loin, toujours plus loin.

La griserie de la vitesse active son imagination en même temps qu'elle fait affluer les souvenirs dans son âme endolorie.

Il se souvient qu'il a été plusieurs jours malade et que sa mère a dû rester auprès de lui pour le soigner... Ah! le coup avait été rude. Il aimait de toutes les forces de son âme et, brusquement, on avait arraché de son cœur l'objet de son amour. La plaie était vive et elle devait mettre du temps à se cicatriser. Il pensa mourir mais sa forte constitution triompha.

Au mois de septembre, la famille Davis avait quitté Tadoussac pour retourner à Montréal. Paul ne put revoir Blanche avant de partir. Ce fut un nouveau grand coup pour le jeune homme. La santé lui était revenue cependant, mais le souvenir de la mont-réalaise était loin d'être effacé de son cœur. Il l'avait trop aimée pour l'oublier si vite. Un grand vide s'était fait dans sa vie et rien ne pouvait le combler. Sa mère était revenue plusieurs fois et avait insisté à chacune de ses visites, pour l'emmener avec elle aux Bergeronnes. Elle espérait que la présence de Jeanne serait un baume aux blessures de son fils. La brave femme n'était guère rouée aux caprices du cœur. Mais le souvenir de l'autre était encore trop vivace

dans le cœur de Paul pour que celui-ci conçût les espoirs de sa mère. Au reste, la vue de la petite oubliée des Bergeronnes serait une nouvelle souffrance pour lui: la souffrance rongeuse du remord. Il trompa sa mère encore une fois en lui promettant qu'il partirait pour les Bergeronnes au milieu de l'automne. Et pour donner plus de poids à sa promesse il annonça à sa mère qu'il ne renouvelait pas son engagement à l'école de Tadoussac et que les commissaires s'étaient assuré les services d'une institutrice pour l'année scolaire qui commençait.

Quelques jours après le départ de la famille Davis, la mère Duval partit, elle aussi, de Tadoussac, contente, cette fois, emportant dans son cœur l'espoir du retour prochain et définitif de son fils à la terre paternelle...

Alors, une lourde mélancolie, un suffoquant ennui pesèrent sur le jeune homme pendant les jours qui suivirent. Il passait ses journées à errer dans le parc, recherchant les endroits où quelques semaines auparavant il avait passé de si bons instants en compagnie de Blanche Davis. Il s'isolait dans de longues extases, les yeux perdus dans le lointain du fleuve où il avait vu, quelques jours auparavant, s'éloigner le bateau qui emportait l'aimée...

Quelquefois, faisant un consciencieux effort pour se distraire de ses obsédantes pensées, il s'amusait au va-et-vient des bateaux dans les alentours de Tadoussac. Tantôt, c'était une goélette qui entrait à toute voile dans le Saguenay avec des airs de mouette dansant sur les vagues, tantôt c'était l'un des bateaux qui font le service des paroisses des rives nord et sud qui traversait le fleuve suivi de son panache de fumée noire. Paul ne perdait aucun de ces mouvements de la rade; mais ces spectacles finissaient toujours par lui rappeler l'absente.

"Ah! gémissait-il en lui-même, autrefois Blanche était avec moi..."

Alors, il se levait et marchait comme un fou à travers les arbres du parc. L'automne avait touché du doigt les massifs où le vert frais des feuillages s'était marié aux teintes riches de l'or et de la pourpre. Pour l'heure, la beauté de la nature était dans ces teintes qui se confondent en ce quelque chose d'impalpable et de lavé relevant à la fois du pastel et de l'aquarelle, dernier reste de couleurs, dernière flamme de vie qu'effacera bientôt la première bise; nature condamnée et d'autant plus aimable qu'elle est à la merci du premier heurt de l'hiver comme ces êtres prédestinés aux yeux brillants et au teint transparent dont on ne pressent que trop le prochain départ.

Paul Duval aimait cette nature mélancolique... Ne dit-elle pas aux lamentables amoureux déçus: "Venez à moi vous qui souffrez... la douleur s'apaise au murmure de mes sources et l'espérance renait aux rayons de mon soleil d'or; vous qui êtes aimés et qui aimez sans espoir, songez que sous mes feuilles mortes de nouveaux bourgeons reverdiront et qu'avant de

succomber mes grands chênes reverront encore bien des printemps...?"

Mais pour Paul Duval comme pour tous les hommes, le temps allait finir par accomplir son œuvre. Ainsi qu'une étoile longtemps regardée dans la nuit et que l'aube efface, le souvenir de Blanche allait s'éteindre dans le cœur de Paul, quand un matin, la mère Thibault vint lui remettre une lettre. Le cœur du jeune homme battit; la lettre était de Blanche et il lut:

"Mon ami.—Je n'ai pu résister au désir de vous écrire bien que nous soyons à jamais séparés maintenant. Il est pénible de venir vous troubler après cette absence; mais je sais que vous m'avez aimée et que partant, vous n'avez pu m'oublier dès le commencement de notre séparation. J'ai deviné vos souffrances qui étaient aussi les miennes; pourtant, il faut ne plus penser l'un à l'autre, mon ami. Ce qui est arrivé contre ma volonté est irrévocable. Il nous faut même bannir de nos cœurs le souvenir de ces jours où nous avons filé le même parfait amour dans le décor d'une même beauté. C'est dur, mais que voulez-vous...?"

"Une autorité supérieure a décidé de mon mariage avec un homme que je n'aime pas. Serai-je heureuse avec ce monsieur Gaston Vandry? Je ne le crois pas... Ah! pourquoi certaines heures ne durent-elles pas toujours comme les souvenirs qu'elles laissent...?"

"Vous êtes encore plus heureux que moi, mon ami; ces heures exquis, vous pouvez les revivre encore, vous, avec une autre que vous chérez... Vous pouvez aller encore sous le bleu firmament pointillé d'étoiles, les soirs où la lune rouge commence son ascension—ces soirs-là, vous rappelez-vous, nous étions en verve et vous disiez que l'astre ressemblait à une lanterne vénitienne accrochée au centre d'un voile parsemé de poudre d'or... Le silence nous faisait du bien et disposait à la tendresse; mon âme avait de folles envies de se fondre dans l'harmonie universelle... Regrets amers!... J'avais commencé de m'attacher aux futaies et me voilà condamnée à aimer les toilettes et les équipages des boulevards montréalais, loin de mon bonheur... Le bonheur!... je sais maintenant où il va se nicher, cet oiseau capricieux; il est avec la rose, dans le calice d'une fleur des champs—une de vos mauvaises herbes—il est sur une branche d'un sapin du parc de Tadoussac... Mais hélas! je sais aussi qu'il fuit avec la rapidité de la feuille que le ruisseau emporte... Il m'a échappé..."

"Pardon, mon ami, de ressusciter des souvenirs qui peut-être, s'effacent chez vous. Oublions-nous avec résignation et sans pleurs. A quoi bon pleurer? Disons-nous adieu, au contraire, le sourire aux lèvres, comme des gens aimables, enchantés l'un de l'autre..."

Paul Duval avait fondu en larmes en lisant cette tendre épître.

“Blanche, avait-il murmuré, Blanche chériel...”

Cette jeune fille si belle, si aimante, un autre allait l'épouser; un homme riche, ce muscadin qu'il avait entrevu quelquefois, allait être son mari; c'est lui qui en ce moment admirait ses beaux yeux, la regardait bien en face afin de ne pas perdre le plus petit rayon de son tendre regard, comme il avait fait si souvent, lui... Ah! ce serait la vie...ça? Paul songea à tout ce que lui rappelait la lettre de l'absente; elle l'avait aimé pourtant et le lui avait dit... Elle l'aimait encore et l'abandonnait. Un tel abandon ne pouvait être sincère; son cœur de simple se répugnait à un pareil sentiment.

Et, un matin, sans trop savoir ce qu'il faisait, oubliant tout: et la terre qui l'appelait de toute la force de son dernier soupir avant l'hiver; et les parents éplorés qu'il n'avertissait même pas de sa fugue ingrate, et la douce enfant du menuisier des Bergeronnes... oui, oubliant tout... il partit, sans même entendre les conseils émus de la mère Thibault qui lui disait qu'il regretterait sa folie...

Il partit et le bateau qui, quelques jours auparavant emportait Blanche, le dérobait bientôt lui-même dans l'horizon du Saint-Laurent...

Et c'était ce dernier chapitre de sa vie que Paul Duval, nonchalamment appuyé à la portière du wagon venait de revivre dans sa mémoire.

Et maintenant?...

Montréal dissimulait dans la brume une partie de son immensité, ne laissant voir que ses dômes et ses tours émergeant ça et là... Le train filait près du Saint-Laurent—le même que celui de Tadoussac—et l'on voyait, de l'autre côté, des côteaux boisés de maisons blanches et de villas rougeâtres. La verdure était tranquillissante et masquait au campagnard qui avait toujours vécu entouré de choses familières et d'impressions très anciennes, l'ossature de pierre sans limites dont l'aspect effraye le nouveau venu...

XVII

Non loin de la terre de Jacques Duval, aux Bergeronnes, il y a une chute d'eau considérable et que bien souvent des gens de la place ont pensé faire servir pour les fins de l'industrie. Aux pieds de la chute, la rivière des Grandes Bergeronnes reprend son cours ordinaire; elle fait une courbe et c'est passée cette courbe que commence la terre du père Duval. Tout semble fait exprès pour l'établissement d'une scierie précisément sur la terre de Jacques Duval. Mais les Bergeronnais, comme par une sorte de scrupule de paysan ont toujours reculé à la pensée d'organiser leur village au point de vue industriel. Quel sacrilège, en effet, au nom de ce diable de progrès, on commettrait envers les Bergeronnes en cherchant à faire retentir ses échos des bruyantes cacophonies de l'industrie;

le village ne serait plus lui-même. C'est comme si sous prétexte de purifier un fruit du vent, de la pluie et du soleil, on le trempait dans l'eau claire; il perdrait son parfum et sa saveur...

Mais c'est une naïve illusion de croire qu'à force de bonne volonté on peut encore sauver ça et là et laisser intacts quelques vestiges du passé. On peut bien dire à la muraille qui fléchit, à la toiture dont le faite s'incline sous son chapeau de bardeaux mousseux, à la margelle du vieux puits dont les griffes des vieilles racines empêchent seules les pierres de tomber: “vous ne vieillirez pas davantage”; on peut préserver leur délabrement ou d'injures nouvelles du temps, ou des restaurations outrageantes des hommes et, sagement, entretenir leur caducité; mais comment déclarer aux habitants d'un village: “Vous êtes délicieusement démodés; vous vous encroûtez dans la routine et cela nous fait plaisir; vos maisons, vos outils sont d'un “rococo” qui enchante notre dilettantisme... Au nom de l'esthétique, par amour du passé et pour le culte de l'art, au nom du démon des musées et des bibelots, nous vous donnons défense de vous moderniser...”

Un jour, on apprit aux Bergeronnes, que des messieurs de Québec étaient venus visiter la chute qu'ils annoncèrent ensuite avoir achetée du gouvernement; ils précisèrent bientôt leurs intentions qui étaient de construire un grand moulin dans le village. Les forêts étaient proches et elles fourniraient l'épinette en abondance pour l'industrie des madriers et des planches.

A la fin d'août, on vit arriver des arpenteurs et une foule d'autres gens qui se livrèrent, autour de la chute, et même sur la terre du père Duval, à des opérations qui indiquèrent clairement aux habitants que le projet du moulin était sérieux. De plus, à plusieurs reprises, on vit entrer ces messieurs chez le père Duval, enfin, on annonça, un jour, que les travaux de construction du moulin allaient commencer au printemps.

Dans les villages, on est toujours un peu âpre au gain; l'établissement d'une industrie suscite toutes sortes de convoitises; on rêve alors d'expropriations payantes et de grosses indemnités. On trace des plans et l'on s'ingénie à conduire la fortune par le plus long chemin, dans ses potagers ou au milieu de ses champs; chaque habitant détermine que sa position est la meilleure pour le succès de l'industrie projetée.

Mais, cette fois, il n'y avait pas de doutes; tous les habitants de la paroisse étaient sûrs que l'on allait faire des propositions au père Duval dont la terre jouxtait précisément le bas de la chute.

Et dans son for intérieur, sans avoir l'air d'y toucher, le père Duval gagné par l'exemple des autres, s'était mis lui aussi à faire des calculs.

Les arpenteurs firent une dernière visite à Jacques Duval, puis partirent. Il y eut plusieurs jours de tranquillité relative.

C'est alors qu'un soir, dans la grande cuisine de la ferme Duval, on apprit, par le postillon, la nouvelle attristante du départ de Paul pour Montréal. Ce fut une minute pénible dans la famille. Le père ne dit pas un mot, mais il semblait avoir pris une résolution subite et énergique. La construction des moulins allait le sauver de la ruine et atténuerait sa peine. André devint sombre; il devina les projets de son père et il soupira. Il jeta un long regard par la fenêtre et ce fut comme un regard d'adieu à la terre, à sa pauvre terre qu'il aimait si profondément.

La mère elle, pleura; dans le silence de la grande cuisine, elle pleura longtemps à sanglots pressés, précipités.

Le lendemain matin, André menait paître ses veaux au "trécarré", C'était un jour morne de mi-septembre. Le nord-est soufflait en bourrasques faisant battre la pluie. Le paysage se décomposait à tout instant sous de grands coups de vent qui descendaient des montagnes. André se sentait abattu et il n'avait plus de cœur à rien; ses pieds collaient à la boue des prairies. Rendu au "trécarré" il s'entendit interpellé du champ voisin:

"Hé! André, pas encore à vendre... la terre du père?..

C'était Samuel Mercier.

André ne se fâcha pas, cette fois. Il s'arrêta au milieu du champ, s'amusa pendant une minute à enlever la boue de ses bottes avec une hart qu'il tenait à la main, puis, il répondit à Samuel Mercier:

"Oui... la terre du père... elle est à vendre."

Et André Duval s'éloigna, navré, faisant mine de courir après ses veaux qui paissaient tranquillement le long de l'abattis du "trécarré"...

Vers le midi, le vent se mit à pousser encore plus fort; un brouillard opaque s'étendit entre le ciel et la terre et l'on ne voyait rien du paysage d'alentour. André descendit à la maison où il s'enferma. Le lendemain, la brume couvrait encore les champs et la pluie fine, perçante, continua de tomber pendant toute la journée. André était triste à mourir. Il sortit, un instant, pour vaquer à quelques travaux d'urgence, aux étables. Le vent soufflait par rafales poussant toujours la pluie; et il faisait froid; il avait un mancheron de charrue à réparer mais l'onglée le prit et il s'en fut à la maison.

Le jeune homme trouva d'une longueur interminable cette journée; il fut de mauvaise humeur et s'emportait puérilement. Il fut injuste pour son père et pour sa mère qu'il accusa de son ennui; des rancœurs se réveillèrent dans son âme; son orgueil de terrien se révolta; ses ambitions de paysan protestèrent. Il pensait maintenant constamment à la narquoise question de Samuel Mercier et, chaque fois, il avait envie d'aller le battre... Puis il tombait dans de sombres réflexions.

Sa terre vendue, que deviendrait-il, lui? Un journalier besognant du matin jusqu'au soir à des travaux qu'il n'aimerait jamais. On l'emploierait peut-être au moulin, à ce moulin maudit qui allait être la cause du malheur de sa vie?... Mais non, la cause première, pensait-il ensuite, c'était Paul dont les deux bras auraient pu les sauver tous du déshonneur... oui, du déshonneur. Il se mit en colère contre son frère et l'accusa de la calamité dont il souffrait.

(à suivre)

JEAN STE-FOY



PRIÈRE ET VICTOIRE



"Aurons-nous la victoire?" — A cette question qu'il se pose, le *Bulletin Paroissial* répond: "La justice de notre cause, la vaillance de nos soldats, — ajoutons: le génie analytique et la science militaire de Foch — nous permettant de l'espérer." Cela, oui.

Mais il est un facteur autrement décisif, et que le Généralissime, nous signale lui-même: la prière! "C'est par elle, a-t-il dit, que nous serons sauvés, et ce ne sera pas la première fois, durant cette lutte sanglante."

Dans son livre *La Providence et la Guerre*, Antonin Eymieu a écrit: "Pendant les six premiers mois de la guerre, l'élan des âmes, en France, a été magnifique, l'union sacrée sans nuage, la tenue morale très haute, la prière continuelle, la ferveur religieuse admirable. Puis, "l'homme ennemi a passé, jetant l'ivraie." Les "rumeurs infâmes" se sont mises à courir; les mauvaises haines à sourdre, impatientes, et les mauvaises mœurs à s'étaler; tandis que beaucoup,

même parmi les meilleurs se lassaient de la prière et de l'effort, et que plus d'un gourmandaient la Providence.

"Or, pendant les six premiers mois de la Guerre, les imprévisibles et les impondérables nous favorisent obstinément, à l'étonnement du monde entier, où amis et ennemis étaient convaincus de la catastrophe proche et inévitable; "les hasards heureux s'accumulent." Puis ils se dispersent, retournant à leurs lois, et nous avons notre part de déceptions; c'est notre diplomatie qui se trompe dans ses calculs, et laisse les Balkans nous échapper; c'est nous qui perdons la partie aux Dardanelles pour avoir manqué de décision à la minute propice; c'est nous, qui, dans nos offensives, avons été desservi par un ordre exécuté un peu trop vite ou donné un peu trop tard, par un orage brusquement déchaîné, par quelqu'un de ces "je ne sais quoi" qui échappent aux délibérations humaines; c'est nous,

quand tout était combiné sans doute pour une attaque générale et peut-être décisive sur tous les fronts, qui avons vu les Russes, au lieu d'accrocher l'ennemi, choisir ce moment pour desserrer leur étreinte, s'occuper de leurs affaires intérieures, et laisser la navette allemande jeter sur notre front les masses de renforts qui ont paralysé notre élan...

"Ces deux ordres de faits: les hasards qui se retournent contre nous après nous avoir singulièrement favorisés, et la détente des âmes après la période de ferveur, ont exactement coïncidé. Ceci serait-il la cause de cela?"

Il semble bien. Car les victoires actuelles coïncident, à leur tour, avec un nouvel élan de ferveur chez les peuples alliés— au front, sans doute aussi, où pénètrent toujours plus l'image et l'idée des droits du Sacre-Cœur.

Du reste, ici comme au travail, le Généralissime entend donner l'exemple. C'est à l'époque de l'offensive allemande contre Ypres. "Dans le courant de ces journées, écrit *l'Illustration*, parfois il traverse la place, monte dans la vieille église, dont un crucifix géant, entouré de lierre grim pant, décore la façade et pénètre dans le sanctuaire vide. L'homme de guerre va prier. Oh ! ce n'est pas un vain exercice de paroles, la répétition de certaines formules sacrées, une invocation magique, un appel théâtral à quelque vieux Dieu français, — c'est son âme angoissée qui entre en rapport conscient avec la puissance mystérieuse dont elle sent qu'elle dépend et que dépendent sa destinée et celles de millions d'êtres qui gravitent autour d'elle."

Lisez maintenant — et puisqu'elle porte l'imprimatur de l'évêque du Puy, récitez quelquefois—sa *Prière pour le temps de la guerre*:

"Père éternel, Dieu des armées, je vous offre le Sang très précieux de Jésus-Christ, en quelque endroit de la terre, à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il coule sur les autels :

"En expiation de mes péchés, — pour tous les besoins de la Sainte Eglise — pour le soulagement des pauvres âmes du purgatoire, pour la conversion des infidèles et des pécheurs, — pour les agonissants de cette heure et de toute la journée.

"Plus en particulier pour tous les sinistrés de la guerre, — pour les familles de nos soldats, — et pour nos soldats eux-mêmes, pour ceux qui commandent et pour ceux qui obéissent, — pour ceux qui restent debout et pour ceux qui tombent — pour ceux qui meurent, pour ceux qui souffrent (blessés, malades, prisonniers,) — pour ceux qui les assistent.

"Par la vertu du sang de l'Agneau, toujours vivant et toujours immolé, par la vertu de la croix,—que tout le monde fasse son devoir selon toutes vos volontés,—que personne ne se désespère,—que tout se règle finalement au mieux de votre gloire et pour le salut du plus grand nombre, par la victoire, "La Victoire de Dieu !"

"Bienheureuse Jeanne d'Arc, modèle de foi et d'endurance, de courage et d'entrain, priez pour nous !"

"La Victoire de Dieu !" Aussi l'entendons-nous, avant la bataille de la Marne (18 juillet), dire à l'un de ses aumôniers : "Mon Père, nous allons faire un suprême effort, demain, avec nos armes. Faites, vous aussi, un suprême effort dans la prière. Toute ma confiance est en Dieu !"

Soulevés par cet ordre du jour que Foch, on peut dire, parfait d'un acte de foi plénière en cette Providence qui le mêle de si près à la réalisation de ses "buts de guerre" à elle, les peuples alliés se sont mis en prières.

Le 15 juillet, les enfants d'Angleterre, et après, ceux de France, offraient—geste délicieux !—leurs communions "aux intentions du Généralissime."

"Un enfant peut sauver le monde.

"En joignant les mains, chaque soir."

Est-ce qu'un enfant, qui porte au cœur le Dieu des forts, ne pourrait déclencher une victoire? Mais ce bataillon de petits communiant s'y est fait bel et bien. A l'heure même, en effet, où nos troupes entraient à Château-Thierry, (20 juillet), on chantait dans nos églises cet *introït* du neuvième dimanche après la Pentecôte :

"Dieu vient à mon secours, le voici ! Le Seigneur se déclare le défenseur de mon âme. Seigneur, mon Protecteur, retournez contre mes ennemis les maux dont ils m'accablent ; détruisez-les comme vous l'avez promis.

"Ps. O Dieu, sauvez-moi par votre Nom, et dans votre puissance, délivrez-moi."

Faut-il ne voir là qu'une simple coïncidence? ou n'était-ce point déjà la réponse de Dieu ?

Le 4 août, à l'appel des cardinaux, la France entière s'agenouillait, pour demander au Cœur divin et à la Vierge de Lourdes, le triomphe des alliés et la paix dans le droit.

A Notre-Dame de Paris, la vénérable basilique où, depuis 700 ans, la Fille aînée de l'Eglise a chanté ses Victoires, où elle a pleuré ses deuils; députés, sénateurs, conseillers municipaux étaient là; là, des délégations de l'Institut, de la Cour des Comptes, de la Société de secours aux blessés militaires, de la Croix-Rouge, britannique et américaine; là, les ambassadeurs de la Grande Bretagne, des Etats-Unis, d'Italie; là, les ministres de Belgique et de Portugal en personne; Mr Vesnitch, ministre de Serbie, le chargé d'affaires de la Grèce, les représentants du Monténégro et du Japon; là, le gouverneur de la Banque de France; là des soldats et des officiers de tous grades, plusieurs généraux et le représentant du maréchal Joffre. Seuls étaient absents les membres du gouvernement français ou leurs représentants.

"Cette abstention invraisemblable de la France gouvernementale observe "la Semaine Religieuse de Québec," a tellement choqué tout le monde, même dans les milieux indifférents, qu'on a pu voir par là, combien a grandi là-bas et a pris de force le sentiment en faveur du retour officiel du pays à Dieu."

Poursuivons. Du 20 au 25 août, autre phase de

l'offensive de prières, avec le quatrième pèlerinage national de guerre, à Lourdes. Ce pèlerinage, auquel daigna s'unir Sa Sainteté Benoît XV, et qu'éclairait déjà l'aube blanchissante de la victoire, a été une manifestation des plus grandioses et des plus émouvantes. Sur l'invitation de Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes et de Lourdes, une foule de prêtres, ont, le 25, dit la messe pour le triomphe des Alliés et aux intentions du Général en chef.

Non, non, s'écriait Pierre l'Ermite, "pas une fille de France ne refusera un chapelet... pas un chrétien une communion... pas un prêtre une messe pour le grand soldat que vous êtes... Général, ne tournez pas la tête vers nous qui sommes "l'arrière", mais je vous le crie au nom de mon pays; "Toute la France prie pour vous !..." tous les peuples alliés font de même !

Et voilà comment s'est enfin déchaînée la victoire, et quelles armes l'ont jetée dans les bras du Général... Daigne Dieu l'y laisser !...

* * *

"Ramener le monde à Dieu et à son Christ, la France d'abord, et ainsi, la rendre à sa grande mission : tel est, selon toute vraisemblance, reprend Eymieu, le principal "but de guerre" de la Providence. Tel est du moins—et il semble bien qu'ici on touche de près à la certitude — le seul qu'elle entende poursuivre avec des miracles d'ordre général. Le faisceau de miracles qui nous ont sauvés de la première étreinte de l'ennemi, a eu pour résultat de réserver la possibilité de ce but... Le jour où ce but sera réalisé, ou du moins sa réalisation sera inscrite dans nos intentions et dans nos cœurs, ce jour-là, nous pourrons espérer que la Providence a obtenu de la liberté des hommes, le minimum des réparations et des garanties qu'elle exige, non plus seulement pour *laisser faire* la paix, mais pour *la faire*."

Ce but est-il atteint? Pleinement? Non encore.

Mais il est clair à qui ne veut pas volontairement s'aveugler, que les nations de l'Entente marchent à sa réalisation, précisément parce que leurs prières christianisant leur diplomatie, Dieu redevient leur premier Allié.

Reste donc à prier. C'est le conseil de la Vierge de Pontmain. Oui, priez, reedit-elle, "Priez. Dieu vous exaucera en peu de temps : Mon Fils se laisse toucher!" Mais la prière ne "pénètre les cieus", elle ne fera "s'embrasser la justice et la miséricorde", que si l'appuie l'esprit de sacrifice. Souvenons-nous du triple "Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !" de Notre-Dame de Lourdes, la Vierge protectrice et gardienne du diocèse du Généralissime. Et alors mettons, dans le plateau où se pèse la rançon des peuples alliés, l'économie, la frugalité, la décence, la pudeur, la mortification, les mœurs austères des ancêtres, des vertus en un mot, pleinement et hardiment chrétiennes.

C'était, la *Vie Canadienne* le rappelait en son numéro 14, c'était en 1878, au petit séminaire de Polignan, dont Foch est un ancien élève. Le R. P. Causette y présidait la distribution des prix. Après le discours d'usage prononcé par le doyen de Salies-du-Salat, l'éloquent orateur se leva.

Enumération faite des diverses carrières auxquelles chacun pourrait être appelé dans un avenir plus ou moins prochain : "*Qui sait, s'écria-t-il, s'il ne sortira pas d'ici le général illustre qui écrira à sa mère ce magnifique bulletin de victoire : "Ma mère, l'Alsace et la Lorraine sont à nous?"*"

Qui sait, dirons-nous à notre tour, si le grand général sorti de Polignan, n'écrira pas au soir de sa dernière bataille : "Cœur de Jésus et Vierges de Lourdes, la France et les pays alliés sont à vous !

Ce bulletin serait bien celui de la "*Victoire de Dieu*".

Fassent le Sacré-Cœur et sa Mère qu'il en soit ainsi... et bientôt !

R. P.



UN HOMME HEUREUX



EN 1837, vivait à quelques lieues de C***, dans une petite paroisse au fond de la campagne, M. Gustin. Il en était curé desservant, recteur, comme on dit dans le pays.

Jamais, peut-être, il ne se vit au monde pareil homme. Toujours en quête des malheureux, des souffrants et des découragés, il allait courant, trottant, consolant partout où il arrivait, laissant après lui l'aumône, et plus que l'aumône: la paix et l'espérance.

Sa paroisse était pour lui le monde entier, bien qu'il sût qu'ailleurs il se faisait quelque autre chose;

il vivait là avec sa sœur et son beau-frère, uniquement dévoué aux âmes qui lui étaient confiées.

Sa sœur et son beau-frère étaient les dignes lieutenants d'un tel capitaine.

M. Gustin était gros et court, avec le teint brun et les cheveux incultes; de longues mains de paysan sortaient de sa soutane. Quelque chose de robuste se sentait dans ses moindres gestes. Quand il allait par la campagne au secours des malades, des affligés et des pécheurs, ses gros souliers ferrés résonnaient sur les cailloux des chemins, et sa voix forte s'entendait

au loin quand il répondait au bonjour que les paysans, en se découvrant, lui envoyaient de leurs sillons, par-dessus les haies.

Jamais il ne se vit meilleur et plus franc sourire que celui qui éclairait ce visage, et jamais voix plus sonore et plus douce ne consola les affligés. La fermeté de son regard et de son organe rendait la vigueur aux plus abattus.

M. Gustin était riche, sa sœur et son beau-frère aussi, et leur fortune était devenue la fortune des plus pauvres du canton.

Tandis que M. Gustin, toujours en quête de ses enfants, courait le village et visitait les chaumières les plus éloignées de son domaine, Mme Balterni, sa sœur, préparait un souper copieux de soupe nourrissante, de pain noir et de fruits, car jamais M. Gustin ne revenait seul de ses promenades. Les plus pauvres venaient souper à sa table et se chauffer à son feu.

Son presbytère était la maison la plus gaie, la plus claire, la plus propre et la plus bruyante du canton: toujours encombrée d'enfants, entourée de fleurs et de ruches, de poules et d'oiseaux.

Disons que les ruches et les poules fournissaient à M. Gustin le plus clair des médicaments qu'il administrait aux malades de sa paroisse.

—Les privations font bien du mal aux pauvres gens accablés de travail, disait M. Gustin.

A ce discours, Mme Balterni ne manquait jamais de jeter l'épouvante dans sa basse-cour. On s'en prenait aux plus vigoureux élèves des dames couveuses, et le sang coulait sans miséricorde. Le plus souvent, un petit enfant, le panier au bras, attendait que le sacrifice fût consommé, et se sauvait avec la victime.

M. Gustin, au milieu de cette maison bruyante et joyeuse, s'était réservé un petit réduit où chaque jour il passait quelques heures. C'était ce que Mme Balterni appelait "l'oratoire de mon frère".

Cet oratoire, tapissé de livres, avait une table de bois blanc au milieu, un prie-Dieu de bois blanc adossé au mur, surmonté d'un christ d'ébène, et une chaise de bois blanc. C'était tout.

Le prie-Dieu était usé sans être sali, les livres aussi.

La chaise était presque neuve.

Cet oratoire, dûment épousseté chaque matin par Mme Balterni, était le lieu inviolable de la maison.

Nul regard indiscret ne pénétrait au travers des rideaux de mousseline tendus sur les vitres, et si M. Gustin y introduisait quelqu'un avec lui, c'était de loin en loin les pécheurs les plus endurcis de la paroisse. Quand ils sortaient de là, le visage apaisé et les yeux humides, Mme Balterni criait d'un ton plus joyeux à son frère:

—Venez déjeuner, mon frère!

M. Balterni herborisait du matin au soir et s'occupait des abeilles. C'était à lui que Mme Balterni devait les énormes paquets de simples dont ses armoires se remplissaient durant l'été, et qu'elle déssem-

plissait durant l'hiver, dans la saison des rhumes et des fluxions de poitrine.

M. Balterni était un homme d'un grand savoir et d'un esprit distingué, mais d'un caractère timide et d'une constitution malade. Depuis qu'il habitait la campagne avec sa femme et son beau-frère, il se portait bien et se trouvait heureux.

M. Gustin l'appelait par son petit nom, Jules; de même qu'il appelait sa sœur, Madeleine. Ces deux personnes, aidées de Françoise, leur cuisinière, formaient le personnel fixe de la maison de l'abbé Gustin; l'arrière-garde de ce bataillon c'était, pour ne rien omettre, Mirro et Lili, le chien et le chat, gardiens et auxiliaires de tout ce monde.

Quant au personnel flottant, il était composé de toute la commune.

Dès l'aube, l'abbé Gustin partait pour dire la messe, après quoi, disait-il, il se sentait capable de tout, et il se passait peu de jours qu'il n'en donnât la preuve. La poussière, la boue, le chaud, le froid, la neige et le soleil l'avaient vu courant les chemins, toujours infatigable, joyeux, charitable et bon, véritable soldat de l'armée militante du Seigneur.

Peu de gens savent ce qu'il faut de gravité profonde pour faire fleurir la joie et entretenir la paix.

Le petit oratoire de l'abbé Gustin savait à cet égard bien des secrets.

Quand l'abbé Gustin sentait une ombre sur sa paix, un trouble dans sa joie, il s'enfermait dans le petit réduit. Il appelait cela "aller au désert".

Quand l'abbé Gustin était allé "au désert," amis et ennemis pouvaient se jeter dans ses bras, sûrs d'y trouver la tendresse et la miséricorde.

—Ah! si je n'avais de consolation que des hommes, disait-il, je ne serais pas comme me voilà!

Ces quelques mots jetaient sur les murs du presbytère un jour particulier.

Quand il quittait ses amis et qu'il leur disait:

—Dieu vous donne la paix et l'allégresse, il avait dans la voix des notes vibrantes qui faisaient naître la réflexion.

Le petit village dont l'abbé Gustin était curé, était situé à trois lieues de C... mettons Carcassonne, si vous voulez, afin de dérouter le lecteur, car mon histoire est une histoire vraie.

Pour l'abbé Gustin, aller à Carcassonne était le tourment de sa vie. Là il se sentait timide, craintif, affairé, tout lui manquait. Les boutiques l'épouvaient, les indifférents l'attristaient, et la visite qu'il faisait à son Evêque était un véritable crucifiement. Il avait honte de ses mains brunes, craignait d'être mal peigné, et c'était assurément une crainte bien fondée et qui faisait honneur à son jugement. Mais surtout, il avait honte de sa honte, et se troublait de son trouble, jusqu'à en être véritablement malheureux.

En 1827, l'abbé Gustin était venu deux fois à Carcassonne, et en 1828, il n'y était venu qu'une fois; en 1829, il n'y était pas venu du tout.

Mais au commencement de 1830, il y vint pour demander à son Evêque quelques secours. L'hiver était horrible, il avait tout donné, et on souffrait encore autour de lui.

Comme il se rendait à Saint-Michel, un paysan de son village, venu là pour vendre quelques denrées, lui parla. Le lendemain, l'abbé Gustin vit sans étonnement les hommes et les femmes du peuple lui amener leurs enfants et lui dire :

—Bonjour, monsieur Gustin.

Ceci le charma et lui rendit toute son assurance. Au lieu de rester un jour, il voulut y rester trois jours, courant les carrefours et les plus pauvres quartiers et fouillant *Carcasse*, la vieille ville, dans les plus misérables recoins. Puis il voulut encore y rester deux jours, et l'aumône qu'il avait reçue pour son village y passa. Mais il avait résolu de vendre un pré pour réparer cette brèche et ne rien faire perdre à ses paroissiens.

On redoutait quelque émeute à Carcassonne, et après le départ de l'abbé Gustin on s'aperçut qu'il n'y avait plus rien à craindre, les murmures étaient calmés et le nom de l'abbé Gustin était dans toutes les bouches. Il avait promis de revenir.

Le fait est que l'abbé Gustin, en rentrant dans son village, annonça que Carcassonne était une ville charmante et qu'il ne comprenait pas la répugnance qu'il avait eue jusque-là pour elle.

Il parla de Pierre, de Jacques, d'Etienne et de Mathurin: il les connaissait tous par leurs noms, et savait le nombre de leurs enfants.

—Mais, mon frère... disait Mme Balterni...

—Ne m'interrompez pas, reprenait l'abbé Gustin... vous verrez, ma sœur, pourquoi je ne rapporte rien pour mes pauvres... Nous vendrons encore un peu de nos prés... ces gens-là sont les meilleurs du monde, ce sont de vrais amis!

—Comment vous ont-ils connu? dit Mme Balterni, renonçant à tout espoir d'arrêter son frère en si beau chemin.

—Mais, dit l'abbé... je ne sais pas trop; c'est moi qui, je crois, les connaissais, ma sœur: ça s'est fait tout seul... vous savez bien comme les choses arrivent... J'ai rencontré Joseph, et de fil en aiguille... Enfin notre Evêque m'a fait mander près de lui le dernier jour. Ah! un saint, Madeleine, que notre Evêque! il n'a fait que me parler de tous ces pauvres gens, ma sœur, s'intéressant à mes affaires comme aux siennes propres! Ah! la charité n'est pas encore partie de ce monde comme je le croyais, allez! s'écria l'abbé Gustin, et je leur ai promis de les aller voir et j'irai remercier Monseigneur!

Mme Balterni se laissa gagner par l'admirable et naïf enthousiasme de son frère.

—Voyez un peu, dit-elle, à Carcassonne comme on est bon: jamais je n'ai vu mon frère si content.

—Et figurez-vous, reprit l'abbé avec un nouveau feu, que tous ces pauvres gens voulaient se révolter

ma sœur, à cause de la cherté du pain, et qu'ils ne l'ont pas fait! J'en suis encore attendri, ajouta-t-il en rentrant dans son oratoire.

Françoise avait écouté ce discours avec une admiration sans égale.

M. Balterni fut le seul à s'apercevoir de l'admirable simplicité de sa femme et de son beau-frère.

La charité et le dévouement qui s'ignorent ont une grâce sublime et naïve capable de fendre des cœurs de pierre.

Certes, on eût bien étonné l'abbé Gustin si on lui avait dit que ce qui l'enthousiasmait tant, c'était sa propre charité, son propre cœur, et que ce qu'il y avait eu d'admirable à Carcassonne, c'était lui même.

La vérité, c'est que les paysans de P... avaient tant et tant parlé à Carcassonne de leur curé, de la charité de son cœur, que, sans qu'il s'en doutât, depuis son dernier voyage, l'abbé Gustin était devenu célèbre. Les malheureux se disent entre eux leurs peines, et ceux de P... qui venaient de la ville vendre leurs denrées, racontaient aux autres leur consolation.

Et l'abbé Gustin n'avait eu qu'à paraître pour rencontrer *des amis*, ainsi qu'il le disait, et il avait eu vite fait d'en avoir un grand nombre.

Désormais, Carcassonne lui apparaissait comme le lieu de son bonheur, plus encore que sa paroisse; car là déjà le bien était fait, et pour ce prêtre l'aimant, l'attrait de son cœur, c'étaient les membres souffrants de Jésus-Christ, son maître, son amour et son Dieu.

Quand, aux approches de la révolution de juillet, il se manifesta quelque agitation parmi le peuple, le préfet, dans un grand dîner où assistait l'évêque, parla de maintenir l'ordre à tout prix.

Dans un beau mouvement d'enthousiasme administratif, ce fonctionnaire, qui était loin alors de soupçonner les honneurs qui l'attendaient sous le règne de la branche cadette, s'écria:

—Si le bas peuple bronche, on lâche dessus la gendarmerie.

Un silence froid succéda à cette péroraison.

Le soir même, l'évêque écrivit à l'abbé Gustin.

Au reçu de sa lettre, l'abbé Gustin faillit suffoquer d'aise.

—Ma sœur, disait-il à Mme Balterni, voyez la lettre de Monseigneur, voyez, je vous prie. Je suis mandé à Carcassonne, Monseigneur a, dit-il, des secours à me remettre. Pour l'amour de Dieu, ma sœur, ne dites plus que la charité s'en va de ce monde! Voyez plutôt, voyez, je pars!

Et pour la première fois l'abbé Gustin partit sans s'être préoccupé de ses cheveux, de ses mains et de sa soutane. Toutefois, en route, sa timidité lui revint et son angoisse fut extrême de n'avoir pas remédié plus tôt que cela au désordre de sa personne. Ce ne fut pas pour lui un médiocre soulagement de penser aux soins dont sa sœur l'entourait et qui, selon toute probabilité, lui assuraient une tenue passable

en présence de son Evêque. Il s'examina du mieux qu'il put et vit avec satisfaction le noir irréprochable de ses souliers et la blancheur à peu près intacte de son mouchoir de poche. Rassuré sur ces deux points importants, l'abbé Gustin augura bien du reste et trouva, dans ce satisfaisant examen, assez d'assurance pour monter sans hésitation l'escalier du palais épiscopal. Mais à l'entrée de l'antichambre, tout son calme l'abandonna en présence des nombreux visiteurs qui attendaient leur audience. Il courut éperdu derrière le valet de chambre qui l'avait introduit, mêlant à l'assurance de son respectueux dévouement pour Monseigneur, la demande timide qu'on lui permit d'attendre ailleurs qu'au milieu de tout ce monde.

Mais en ce moment l'évêque lui-même parut dans le cadre d'une porte de sortie, reconduisant un visiteur. En apercevant l'abbé Gustin, il sourit et le prit par le bras en le tirant après lui troublé et balbutiant; il l'introduisit dans son cabinet et, se retour-

nant avec grâce et noblesse, il l'embrassa sur les deux joues, comme une mère aurait fait à son enfant.

—Monsieur le curé, dit l'évêque, vous avez ici des enfants turbulents et indisciplinés qui menacent M. le Préfet, pour lequel ils n'ont pas une tendresse filiale, de faire du tapage et de casser les vitres, ce qui ne ferait de bien à personne; je vous ai appelé, espérant que vous calmeriez vos amis comme vous l'avez déjà fait l'hiver dernier.

—Monseigneur, s'écria l'abbé Gustin ému encore du baiser de l'évêque, je réponds de mes enfants comme de moi-même! ce sont des cœurs d'or, on n'a qu'à leur parler en les aimant et tout est dit. Ils comprendront cela, ajouta l'abbé Gustin, comme si ces deux mots contenaient tous les discours faits et à faire.

—Voici, ajouta l'évêque, un peu d'argent, monsieur le curé, car ils souffrent et ont besoin de secours: que Dieu vous aide!

(à suivre)

JEAN LANDER



LA PAIX JUSTE ET DURABLE



CEUX qui ont cru à la parfaite sincérité et à la pureté des motifs du gouvernement allemand lorsque, le 6 octobre, i's ont lu l'appel du chancelier impérial, le prince Maximilien de Bade, au président Wilson en faveur d'un armistice "immédiat" et de la paix à négocier le plus tôt possible, ont été vraiment trop pressés. Il s'agissait, pour les chefs de l'empire allemand, de sauver leurs armées d'une défaite menaçante et leur territoire d'une invasion cent fois méritée, et, pour le Kaiser, en particulier, d'assurer son trône contre les tempêtes probables de la colère populaire en cas de défaite écrasante. Leur offre de paix n'était rien autre chose qu'une ruse de guerre. Les armées allemandes en retraite auraient profité d'un armistice pour gagner des positions plus solides, où elles se seraient réorganisées pendant les négociations qui s'en seraient suivies; et le jour où les chefs allemands auraient vu leurs troupes reprendre leur équilibre et une force nouvelle, ils se seraient empressés de rompre les négociations; et la bataille aurait recommencé avec de nouveaux avantages du côté des ennemis. L'Allemagne ne peut s'en prendre qu'à sa malhonnêteté et à son manque de foi passés si sa parole n'est plus, aujourd'hui, qu'un vain mot pour la plupart des nations civilisées. C'est le commencement du châtement.

Aussi, dès l'apparition de la note "pacifique" allemande, la presse américaine et la presse des Alliés ont été unanimes à protester contre tout armistice qui n'aurait pas comme condition *sine qua non* la capitulation de toutes les armées des Puissances centrales sans conditions. C'était la seule réponse qui con-

venait à la proposition allemande, en bonne justice. Aussi, les pourparlers entre Wilson et l'Allemagne n'ont pas traîné en longueur; et le 14 octobre, le président des Etats-Unis, dans une note sévère, mais juste, adressée au gouvernement allemand par l'intermédiaire du chargé d'affaires de Suisse à Washington, remetta t toutes choses au point en déclarant à l'Allemagne que "l'opération d'évacuation et les conditions d'un armistice doivent être laissées au jugement et à l'avis des aviseurs militaires du Gouvernement des Etats-Unis et des Gouvernement Alliés" et "qu'aucun arrangement qui ne pourvoit pas au maintien de la suprématie actuelle des armées des Etats-Unis et des Alliés sur le champ de bataille, par des sauvegardes et des garanties absolument satisfaisantes, ne peut être accepté par le Gouvernement des Etats-Unis."

Quant à la proposition d'un armistice, déclarait M. Wilson, ni le gouvernement américain ni les gouvernements alliés ne peuvent la considérer comme possible "tant que les forces armées de l'Allemagne continueront les pratiques illégales et inhumaines dans lesquelles elles persistent". Et c'est ici que le ton sévère juste du président des Etats-Unis devient comme le cri de la conscience humaine: "A l'heure même où le Gouvernement Allemand, écrit M. Wilson, approche le Gouvernement des Etats-Unis avec des propositions de paix, ses sous-marins sont occupés à couler des paquebots en pleine mer, et non seulement les paquebots, mais les chaloupes de sauvetage elles-mêmes dans lesquelles passagers et équipages cherchent à se mettre en sûreté; et dans

leur présente retraite des Flandres et de France, les armées allemandes poursuivent une œuvre de destruction sauvage, laquelle a toujours été regardée comme une violation directe des lois et des pratiques de la guerre civilisée. Des villes et des villages, quand ils ne sont pas détruits, sont dépouillés de tout ce qu'ils renferment, même de leurs habitants. On ne peut pas s'attendre à ce que les nations associées dans la lutte contre l'Allemagne acceptent une suspension d'armes, pendant que des actes d'inhumanité, de spoliation et de désolation, qu'ils regardent avec horreur et avec un cœur brûlant d'indignation, se continuent".

Mais là où le président Wilson devient cinglant pour le Kaiser, c'est quand il écrit: "Il est nécessaire aussi, afin qu'il n'y ait aucun malentendu possible, que le Président attire très solennellement l'attention du Gouvernement de l'Allemagne sur les termes et sur la claire intention de l'une des conditions de paix que le Gouvernement Allemand a maintenant acceptées. Elle est contenue dans le discours prononcé par le Président à Mount Vernon le 4 juillet dernier: *La destruction partout de tout pouvoir arbitraire qui peut séparément, secrètement et d'un seul coup de sa volonté chaotique, troubler la paix du monde; ou, s'il ne peut pas être présentement détruit, au moins sa réduction à l'impuissance virtuelle.* Le pouvoir qui a jusqu'à présent dirigé la nation allemande est de l'espèce décrite ici. "Nous ne croyons pas que l'histoire ait jamais enregistré parole plus hautement méprisante d'un chef d'Etat à un autre chef d'Etat; et l'orgueil du Kaiser a dû frémir, à la lecture de ce verdict écrasant. *Et qui se exaltat humiliabitur!*"

D'ailleurs, la grande et juste revendication de la France au sujet de l'Alsace-Lorraine n'est pas suffisamment précisée dans les 14 conditions de paix, énumérées dans le discours prononcé par le président Wilson au Congrès le 8 janvier 1918, pour empêcher de nouvelles injustices de la part de la tortueuse Allemagne". Le tort fait à la France par la Prusse en 1871, disait alors le président, tort qui a troublé la paix du monde pendant près de cinquante ans, doit être redressé, afin que la paix soit de nouveau assurée dans l'intérêt de tous." Or, tout de suite après la publication des propositions de paix de l'Allemagne, M. Viviani s'est empressé de noter, dans une interview donnée à la presse parisienne, les dangers de cette imprécision du langage de M. Wilson: "Accepter de discuter en faveur d'un armistice, déclarait-il, ne cadre pas avec les avantages militaires que nous devons à l'élan irrésistible de nos troupes. Pour ne parler que d'un point essentiel, celui de l'Alsace-Lorraine, nous ne pouvons pas oublier que M. Wilson, en abordant la question, invoqua, dans son message, le dommage causé à nos provinces annexées en 1871. Nous réclamons la restitution pure et simple de l'Alsace-Lorraine". La revendication française est donc plus nette que la réclamation américaine du message

présidentiel du 8 janvier; et la différence qui existe entre les deux aurait facilement permis à l'Allemagne de faire passer entre ces deux textes toute sa malhonnêteté traditionnelle, si les négociations de paix eussent commencé sur la base des 14 propositions Wilson. On peut être certain que le gouvernement du Kaiser avait escompté à son avantage l'imprécision du texte Wilson, lorsqu'il fit au président sa fameuse proposition du 6 octobre.

Une déclaration récente du nouveau gouverneur de l'Alsace Lorraine Karl Hauss confirme sur ce point les soupçons des Alliés. "La question de l'Alsace Lorraine, a-t-il dit, est purement une question de politique intérieure allemande".

On dirait que le président Wilson lui-même a fini par comprendre l'exploitation que pouvait faire l'Allemagne de ses paroles imprécises, puisque, au lendemain de sa réponse définitive au chancelier d'Allemagne, il a fait tenir à la Presse Associée le communiqué officiel suivant, dont l'importance n'échappera à personne et dont nous tenons à donner ici la traduction: "*Un point important qui n'apparaît pas dans la note du Président—point sur lequel le monde se pose des questions—peut être précisé, ce soir. Lorsque le Président a déclaré que le tort fait à la France lorsque l'Allemagne lui a pris l'Alsace-Lorraine doit être redressé, il a voulu dire que l'Alsace-Lorraine doit être rendue à la France.*" A la bonne heure! Voilà qui est parler français. Mais nous sommes prêt à parier que l'Allemagne n'aurait jamais adressé ses propositions de paix au président des Etats-Unis, si les 14 conditions de M. Wilson eussent aussi clairement mentionné la nécessité de la restitution de l'Alsace-Lorraine à la France!

Quant à la question très grave, et vitale pour l'armée allemande, d'un armistice, l'Allemagne était prête à ruser encore avec les Alliés sur ce point. Rappelez-vous, en effet, le texte de cette partie de la note adressée par le Dr Solf, secrétaire d'Etat allemand, au président Wilson, le 12 octobre: "le gouvernement allemand, de concert avec le gouvernement austro-hongrois, en vue d'obtenir un armistice, se déclare prêt à accepter les propositions du président quant à l'évacuation. Il suggère que le président convoque une commission mixte pour déterminer comment se fera l'évacuation". Il y a presque autant de pièges que de lignes dans ces paroles délibérément équivoques. Et, d'abord, l'évacuation de quels territoires? L'Allemagne pouvait discuter des semaines rien que sur ce mot "évacuation". En 1917, dans une lettre qu'il écrivait au prince de Hohenloe, le prince Maximilien de Bade lui-même avait laissé entendre que la Belgique ne devait pas être lâchée par l'Allemagne, étant la seule compensation possédée par elle. Vers le même temps, von Hertling, alors chancelier de l'empire, avait déclaré, en plein Reichstag, que la Belgique devait être gardée par l'Allemagne comme "un gage" pouvant servir aux négociations futures. Et l'on serait assez simple de croire, aujourd'hui, au désin-

téressement des chefs allemands sur ce point!... De plus, que vient faire cette proposition hypocrite du Dr Solf au président Wilson de convoquer une commission mixte pour régler la question des territoires à évacuer? Était-ce là répondre honnêtement au président, qui demandait à l'Allemagne d'évacuer "immédiatement" tous les territoires alliés occupés par ses troupes? Voyez, ici, encore une fois, la ruse allemande. Pour l'armistice, qui mettra ses armées à l'abri d'une défaite écrasante et décisive, l'Allemagne demande qu'elle lui soit accordée *sans tarder* par les Alliés; quant à l'évacuation, elle "suggère" d'en faire l'objet d'une discussion diplomatique qui serait conduite par une commission germano-alliée, et dont les longues négociations permettraient aux généraux allemands de réorganiser leurs armées pour de nouveaux combats. Il faut bien reconnaître que la trame "pacifique" de l'Allemagne était habilement ourdie; mais il faut aussi voir combien ses propositions de paix étaient pleines de sous-entendus malhonnêtes. Et l'humanité doit être reconnaissante à Wilson d'avoir fait crouler d'un geste tout cet échafaudage de ruses

et d'habiletés. D'ailleurs, d'après les règles du droit international, la question d'un armistice doit se traiter entre les chefs militaires, et non entre les diplomates. Et M. Wilson l'a dit assez carrément à l'Allemagne, dans sa dernière note.

En vérité, ceux qui ont cru que l'Allemagne offrait aux Alliés, le 6 octobre, la paix juste et durable à laquelle aspire aujourd'hui l'humanité, se sont gravement trompés. "Il est clair, écrivait récemment Mgr Elie Blanc, l'un des philosophes et des théologiens français les plus réputés, que la guerre ne doit et qu'elle ne peut se terminer que par l'annéantissement de la puissance militaire allemande. Ce qui paraissait naguère une utopie est devenue une nécessité inéluctable. Tout l'impose, tout l'exige: le salut de la France et de ses alliés, l'avenir de la civilisation chrétienne, la liberté des peuples et la liberté de l'Eglise, la paix du monde."

Allemands, Autrichiens et Turcs, bas les armes!... Et, après cela, nous causerons.

Voilà la première condition d'une paix juste et durable.

P. LEDROIT

Au 21 octobre 1918.

ROME

—A l'occasion du 50^e anniversaire de consécration épiscopale de S. E. le Cardinal Gibbons, Sa Sainteté Benoît XV a envoyé au vénéré jubilaire un crucifix d'un métal précieux, accompagné d'une lettre autographe. Il a chargé Son Excellence Mgr Pietro di Maria, le nouveau délégué apostolique au Canada, et Mgr Nicola, secrétaire de la délégation apostolique à Washington, de présenter en son nom ce riche cadeau à l'illustre archevêque de Baltimore.

—Arrivée à Ottawa, vendredi midi le 18, de S. E. le délégué apostolique. Il a été reçu à la gare par Mgr Routhier, administrateur de l'archidiocèse d'Ottawa, et par un nombre considérable de prêtres et de laïques. Adressant la parole, il a prié le clergé présent de transmettre à toutes les familles ses bénédictions les plus abondantes.

A New-York, Mgr Pietro di Maria a été l'hôte de Mgr Mooney, administrateur de l'archidiocèse. L'une des premières visites qu'il ait faites a été pour le Séminaire américain des Missions étrangères à Maryknoll, où il s'est rendu en compagnie de Mgr Sinnott, archevêque de Winnipeg, de Mgr Filippi, secrétaire de la délégation à Ottawa, de Mgr Carroll, de New-York, et du R. P. Stickney, chancelier de l'archidiocèse de Baltimore.

—Un jugement de la S. Congrégation Consistoriale, en date du 7 juin 1918, maintient à la cure de Ford City, au diocèse de London, M. l'abbé F.-X. Laurendeau, nommé à ce poste par Mgr Fallon.

LES FAITS DE LA SEMAINE

—Lettre de Sa Sainteté Benoît XV aux Polonais par l'entremise de l'archevêque de Varsovie. D'après les dépêches, le Saint-Père exhorte le clergé et les fidèles à la prière et à l'u-

nion, dans les circonstances douloureuses que traverse la patrie.

—Dans sa livraison du 5 courant, qui vient d'arriver, le *Tablet*, de Londres, annonce la mort de Mgr Stagni, ancien délégué apostolique au Canada. Mgr Stagni, qui est parti très malade, est mort presque à son retour à Rome.

QUEBEC

—Notre ville, qui fut à même de l'admirer sur plusieurs théâtres, et toute la province ressentiront, le deuil de la mort de sir P.-Evariste LeBlanc, lieutenant-gouverneur à Québec, décédé à Spencer Wood vendredi soir le 18, à 11.50 heures.

Sir P.-E. LeBlanc était né à Saint-Martin, le 10 août 1853, d'un père acadien, Joseph LeBlanc, forgeron, et d'Adèle Bélanger. Il fit ses études à l'école de son village, puis à l'Ecole Normale Jacques-Cartier, où il passa quatre ans, sous la direction du renommé abbé Verreau. Il se fit lui-même instituteur, de 1872 à 1876, tout en étudiant le droit. En 1879, il fut admis au Barreau de Montréal et, en 1882, élu député de Laval à la Législature de Québec, où il représenta ce comté pendant vingt-six années consécutives. Il fut Orateur de l'Assemblée Législative de 1892 à 1897 et chef de l'Opposition de 1904 à 1908.

Il a succédé à Spencer Wood à sir François Langelier le 9 février 1915.

Sir P.-E. LeBlanc était un orateur remarquable et il fut l'un des chefs les plus distingués du parti conservateur.

Les funérailles ont eu lieu à la Basilique ce matin 21, mais elles n'ont pu, à cause des circonstances, revêtir le cachet de haute solennité habituel. S. G. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, a chanté le service et l'absoute a été donnée par Son Eminence le Cardinal Bégin. Inhumation à Montréal.

—Aujourd'hui précisément 21, nomination à Spencer Wood de sir Charles Fitzpatrick, qui est remplacé à la tête de la Cour Suprême du Canada par sir Louis Davies.

—Mort de M. l'abbé Omer Coulombe, vicaire à Sacré-Cœur de Jésus à Québec.

—Autres condamnations pour infractions à la loi Scott. Le Percepteur du Revenu provincial à Québec institue deux poursuites, pour faire décider de la juridiction des autorités provinciales. Les actions intentées dans les autres cas l'ont été au nom de l'Union prohibitionniste et de la Ligue antialcoolique.

—Mort de M. le docteur Pierre Lagueux, de Lévis.

CANADA

—Mort du R. P. W. Valiquette, O.M.I., curé à Cap-de-la-Madeleine, ancien curé à Saint-Sauveur de Québec, de 1904 à 1910.

Mort de MM. les abbés René William, professeur au Collège de Saint-Jean, et Victor Chartier, ancien curé à La Patrie, à Notre-Dame-des-Bois et à Charlevoix, puis à Saint-Hugues de Bagot, au diocèse de Saint-Hyacinthe.

—Sous le titre: *Mélanges historiques*, études éparses et inédites de M. Benjamin Sulte, compilés, annotés et publiés par M. Gérard Malchelosse, directeur du *Pays Laurentien*, 200, rue Fullum, Montréal, doit paraître sous peu le premier volume d'une intéressante collection de travaux historiques, bibliographiques, littéraires et critiques de l'original écrivain canadien. Cette série doit comprendre une dizaine de volumes. Le premier est identique aux *Pages d'histoire du Canada* publiées par M. Sulte en 1890. L'ouvrage contiendra des études historiques écrites en anglais.

—Le gouvernement fédéral trouve tout de suite à appliquer à Calgary son arrêt en conseil interdisant les grèves, contre lequel a protesté le président Tom Moore, du Congrès des Métiers et du Travail. Le ministre de la Justice est autorisé à instituer des poursuites contre les auteurs de la grève des employés du Pacifique-Canadien, dans cette ville de l'Ouest. Des négociations ont été amorcées de la part de la Compagnie.

—Après s'être acquitté d'une mission confidentielle auprès du Mikado et du président Wilson, le

général russe Dobrajousky, délégué de ce Comité central exécutif de Russie dont nous avons expliqué la fondation dans une de nos récentes chroniques, est venu à Ottawa. Il a déclaré que la situation en Russie est déplorable et que, comme les bolchéviks ont ouvert les prisons, les criminels sont rois et maîtres. Il ne voit lui-même en Lénine et Trotzky que des agents allemands. Le général Dobrajousky s'en va aussi en mission à Londres.

—Mort de M. Charles Gill, poète et peintre montréalais. En poésie, son œuvre principale est un poème en une trentaine de chants, dont dix-huit sont terminés, intitulé d'abord *Le Saint-Laurent*, puis *Le Cap Eternité*, où il chante le pittoresque et grandiose Saguenay. En peinture, M. Gill laisse notamment *La Beauté vainqueur du Temps*, *Le Rêve et la Raison* et un *Joueur d'échecs* remarqué. Il fut élève de l'atelier Gérôme à Paris.

—Mort de M. L.-C. Bélanger, avocat, doyen du Barreau de Saint-François, fondateur du *Pionnier*, le premier journal français publié dans les Cantons de l'Est. M. Bélanger acheta, en 1874, le *Sherbrooke News*, dont il continua la publication avec son frère, puis il fonda un nouveau journal français, le *Progrès*. En 1882, il fonda le *Progrès de l'Est*, dont il fut le rédacteur jusqu'à sa mort.

—M. le notaire J.-Emilien Marcil, de Montréal, accepte de se porter candidat libéral dans Napierville, en remplacement de feu M. Cyprien Doris.

—Mort de M. Léon Famelart, journaliste à Montréal, ancien vice-consul de France dans la République Argentine.

—La police met le grappin à Toronto sur une soixantaine d'individus accusés de faire partie des diverses associations interdites par un arrêt en conseil récent contre la sédition. Un des chefs conduits en prison est Isaac Bainbridge, secrétaire du parti social-démocrate du Canada. Des fiches ont été saisies, ainsi que des pamphlets révolutionnaires.

ETATS-UNIS

—Nouveaux crédits de \$6,345,755,000. Ce budget sera réparti comme suit: \$6,152,062,000 pour l'armée, \$107,217,000 pour la marine et \$70,000,000 pour les allocations aux parents des soldats et des marins. Cela porte à 36 billions le montant requis pour cette année! Effort phénoménal, et qui n'est pas bon à voir d'Allemagne!

—Déçues de la déconvenue que vient de leur infliger le Sénat américain, les suffragettes se mettent en tête de manifester contre chacun—à un jour d'intervalle—des 34 sénateurs dont le bloc a assuré la défaite du projet de suffrage féminin. Elles paradedent sous les fenêtres et aux portes du Sénat, en agitant force bannières aux inscriptions appropriées. La police les laissera-t-elle faire?

—D'épouvantables feux de forêts ravagent le

Centre-Ouest américain, notamment aux alentours de Duluth et de Moose Lake. Ils font au delà de 1,000 victimes. Et la sinistre influenza continue à faire des siennes dans tout l'est de l'Amérique du Nord...

ANGLETERRE

—Le gouvernement britannique, à la suite de la France, reconnaît officiellement comme autonome, alliée et co-belligérante l'armée nationale polonaise. Dieu daigne enfin ressusciter de son long martyr la sanglante et glorieuse patrie de Sobieski et de Kosciusko!

—Le maréchal French, lord-lieutenant d'Irlande, est rendu à Londres. La crise irlandaise devient-elle plus aigue?

—On coupe présentement les ailes, au ministère des Affaires étrangères, à un canard d'après lequel le gouvernement britannique aurait été en relations, en Suisse ou ailleurs, avec les hommes d'Etat autrichiens...

—La duchesse de Marlborough est élue au conseil du comté de Londres. Elle représentera Southwark-Ouest, un quartier ouvrier de l'immense capitale.

BELGIQUE

—Enfin, la Belgique martyre tient sa revanche! Ses vaillants soldats aident à refouler le Boche qui recule. Il est déjà repoussé au delà de Bruges, et les Belges en armes revoient la frontière hollandaise! L'événement, coïncidant avec l'évacuation graduelle de la Serbie et du Monténégro, est significatif. L'enthousiasme des deux populations délivrées du nord de la France et de la Belgique a quelque chose d'empoignant. Et l'héroïque roi Albert, en compagnie de la reine, accompagne à mesure les Belges et les Alliés vainqueurs!

Des mesures urgentes sont prises pour ravitailler et secourir les malheureux envahis affamés et pillés par les hordes allemandes...

—En attendant que justice entière soit faite, le crime allemand continue d'être mis au jour. La Commission d'enquête belge sur les violations du droit des gens par l'Allemagne vient de publier son 23e rapport, qui est une forte brochure de 150 pages...

FRANCE

—Mgr Humbrecht, évêque de Poitiers, est nommé archevêque de Besançon, en remplacement de feu Mgr Gauthey. Né Alsacien, le distingué évêque retourne en pays de connaissance, ayant été vicaire général, de 1904 à 1911, au diocèse dont il est maintenant le chef. Mgr Humbrecht était l'évêque de la voyante du Sacré-Cœur, Claire Ferchaud, dont la cause, largement préparée par les soins du savant

évêque de Poitiers, est aujourd'hui évoquée totalement au tribunal de Rome.

—Voici que l'heure de la justice sonne enfin pour Caillaux! Un décret ordonne que l'ancien ministre soit traduit le 29 octobre devant le Sénat siégeant en Haute-Cour, lequel a jugé Malvy. A noter que le rapport Pérès et les réquisitoires Mérillon contre Malvy ont impliqué et inculpé Caillaux, reconnaissant le rôle néfaste de ce chef de la trahison en France. Caillaux est, en effet, le chef auquel obéissaient les Malvy, les Leymarie et consorts. Que Dieu, qui aime la France, aide et éclaire les juges qui ont pour mission de la purger!

—Le groupe radical-socialiste à la Chambre des Députés vote à l'unanimité une résolution approuvant la réponse du président Wilson aux propositions allemandes. Dont acte.

—Mort de Mgr Turinoz, évêque de Nancy depuis 1882. Mgr Charles-François Turinaz, était né à Chambéry, le 2 février 1838; il avait étudié au Séminaire français à Rome de 1859 à 1862. Il fut nommé évêque de Tarentaise le 21 mars 1873, en remplacement de Mgr Foulon.

—Mort du général Jamont. Le général Jamont était né en 1831. Après avoir été diplômé au Collège militaire en 1852, il entra dans l'artillerie et prit part à la campagne de Crimée, d'Italie, de Chine et du Mexique. En 1893, le général Jamont avait été nommé membre du conseil de guerre. Il s'était retiré en 1900.

CHEZ NOS ENNEMIS

—Notre dernière chronique était donnée à l'imprimerie, quand les dépêches nous ont apporté, cette fois, la réponse nette et catégorique du président Wilson aux demandes de paix de l'Allemagne. La note allemande, en date du 12, fut remise à Washington le 14 au matin, et celle du président des Etats-Unis, non moins rapide qu'énergique, est en date du même jour. On la peut résumer comme suit:

1o L'évacuation et les conditions de l'armistice relèvent des chefs militaires;

2o Aucun arrangement n'est à espérer s'il est de nature à porter atteinte à la suprématie victorieuse des Alliés;

3o Ne songez pas à un armistice, aussi longtemps que vos forces armées continueront les pratiques illégales et inhumaines qu'elles persistent à employer, sur mer comme sur terre;

4o Il faut la destruction préalable de tout pouvoir arbitraire qui séparément, secrètement et par sa seule volonté, est une menace pour la paix du monde, ou bien, si cette destruction n'est pas possible pour l'instant, au moins sa réduction à une impuissance virtuelle. Or, le pouvoir allemand est dans ce cas;

5o Les Alliés ne sont pas pour se fier au hasard et il leur faut, avant tout, des garanties précises et satisfaisantes;

60 Le Président répondra séparément à l'Autriche-Hongrie.

Ne fût-ce l'illusion démocratique dont le président Wilson ne s'est pas encore tout à fait dépêtré, cette réponse équivaldrait à une fin de non-recevoir. Elle a, cette fois, recueilli l'approbation unanime et sans réserve du Sénat américain.

Dans sa réponse spéciale à l'Autriche, le Président Wilson signale expressément la 10^e de ses conditions de paix énoncées le 8 janvier 1918 et déclare que les divers peuples de l'Autriche-Hongrie doivent obtenir la chance de réaliser leur autonomie, et il ajoute qu'il ne faut pas perdre de vue le fait que les Etats-Unis ont reconnu le Conseil national des Tchéco-Slovaques, ainsi que la justice des aspirations nationales des Yougo-Slaves.

—Or, l'Allemagne veut à tout prix causer. Dans une nouvelle note, probablement en date d'hier 20, mais qui n'était pas encore parvenue ce soir à Washington, le secrétaire d'Etat Solf raisonne en résumé comme suit:

10 Mais sans doute, quand nous acceptons d'évacuer les territoires envahis, nous songions bien qu'il fallait s'en rapporter aux aviseurs militaires, et que l'actuel étiage de force de part et d'autre du champ de bataille formerait la base d'accords sauvegardant et garantissant cet étiage (?!). On se fie que le Président va donner une chance pour arranger les détails, et n'approuvera rien qui soit inconciliable avec l'honneur du peuple allemand et la possibilité d'une paix juste;

20 Le gouvernement allemand repousse les accusations d'illégalité et d'inhumanité portées contre les forces armées allemandes, et donc contre le peuple allemand. Nécessité de la retraite. On a, d'ailleurs, des ordres sévères. Nous sommes prêts à passer devant des commissions neutres;

30 La guerre sous-marine est pour l'instant suspendue;

40 Notre condition politique a subi un changement fondamental: nous avons un nouveau gouvernement formé en complet accord avec le principe de la représentation populaire, basé sur le vote égal, universel, secret et direct; la responsabilité ministérielle triomphe au Reichstag; le premier acte du nouveau gouvernement a été de déposer une loi assurant le consentement de la représentation populaire aux décisions de guerre et de paix; et vous avez la garantie non seulement de la constitution mais de la volonté du peuple allemand que le régime introduit va durer; et donc l'offre de paix et d'armistice que nous vous faisons vient d'un gouvernement libre de toute influence arbitraire et irresponsable, et ayant l'approbation d'une majorité écrasante du peuple allemand...

Voyant le point faible démocratique du président Wilson, l'Allemagne n'a pas manqué d'insister surtout de ce côté-là.

—La note turque au président Wilson, demandant

avec l'Allemagne et l'Autriche, que le président des Etats-Unis prenne en mains la restauration de la paix, a été beaucoup retardée. On ne l'a reçue à Washington que lundi le 14, par le canal de l'ambassadeur d'Espagne, M. Riano, qui l'a reçue tard samedi soir le 12, l'a donnée comme "le texte d'une communication reçue par le ministre des Affaires étrangères d'Espagne, venant du chargé d'affaires ottoman à Madrid, le 12 octobre". Elle est à peu près identique à la note allemande du 8 octobre.

—Le Conseil fédéral allemand adopte un amendement à la constitution par lequel il faut son consentement et celui du Reichstag pour une déclaration de guerre au nom de l'empire, excepté dans le cas où le territoire a été envahi ou les côtes ont été attaquées. On veut aussi la sanction par la même autorité de tout traité, de paix ou autre, avec les autres Etats. Pareillement, un décret impérial statue que la loi martiale ne pourra être instituée qu'après entente avec les autorités civiles.

—Un des meilleurs indices de la baisse des actions et de la force allemandes est l'attitude des petits pays, qui n'osaient parler plus tôt. C'est ainsi que le Luxembourg a demandé protection au président Wilson et que le Danemark veut savoir si l'Allemagne est pour tarder encore longtemps à satisfaire aux conditions d'après lesquelles elle a pris le Schleswig-Holstein...

—Tandis qu'au dire des dépêches, l'émeute gronde à Berlin et à Sofia, la situation politique en Autriche s'aggrave à vue d'œil.

Plus que jamais la Moravie et la Bohême sont en ébullition. Des troubles ont éclaté à Prague, nécessitant l'établissement de la loi martiale. On dit même que de la monnaie tchèque a été mise en circulation et le drapeau tchèque arboré.

L'indépendance des Tchéco-Slovaques a été formellement déclarée le 18, par le Conseil national siégeant à Paris et dont le professeur Thomas Masaryk est président. Les Alliés ont été notifiés de la déclaration, et ils ont reconnu le dit Conseil comme gouvernement *de facto*, avec lequel, par conséquent, ils s'engagent à traiter. M. Masaryk agit dorénavant à titre de premier ministre et de ministre des Finances. Mais on n'a formé, bien entendu, qu'un gouvernement provisoire. Les Tchèques veulent que la Bohême soit réunie aux Slovaques. L'Etat tchéco-slovaque, dit la déclaration d'indépendance, qui est tout imprégnée de démocratie révolutionnaire, sera une république. La constitution garantit la liberté de conscience, de religion, de parole, de la presse, le droit d'assemblée et de pétition. Il y aura séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le suffrage universel sera établi. Les femmes seront sur le même pied que les hommes, au point de vue politique et social. Les minorités jouiront de droits égaux et leurs droits seront garantis par la représentation proportionnelle.

L'empereur Charles Ier s'est efforcé de prévenir ce coup et beaucoup d'autres: il a, dans une procla-

mation spéciale, promis l'autonomie à chacune des nationalités de l'Autriche-Hongrie, laquelle deviendrait ainsi un empire fédératif, à l'image de l'Allemagne.

D'autre part, la Diète hongroise a retenti de scènes de tumulte et de demandes de paix, si bien que le président a ajourné l'assemblée. M. Welerké, premier ministre hongrois, a promis à son tour l'autonomie. Le comte Karolyi, chef du parti indépendant, a réclamé l'autonomie absolue de la Hongrie et demandé d'immédiates négociations de paix. Il a affirmé qu'en rejetant la proposition du gouvernement britannique de soumettre le problème balkanique à l'arbitrage, la monarchie a prouvé qu'elle désirait commencer la guerre, et que, pendant les hostilités, la politique étrangère de l'Autriche a été pire qu'avant. "Quand nous savions, a-t-il dit, que l'Allemagne ne voulait pas céder et que tout le monde s'était soulevé contre la politique de l'Allemagne devenue odieuse à toutes les nations, nous aurions pu faire la paix. Notre fidélité à l'alliance a des limites."

Le comte Tizza, ancien premier ministre, a failli être assassiné, alors qu'il quittait la Chambre, mercredi, par un jeune homme du nom de Leejtner.

Au Parlement autrichien, les députés roumains se sont constitués en Assemblée dissidente, alors que, le 10 octobre, les députés polonais, au nombre de 86, avaient décidé à Cracovie de ne plus siéger au Reichstag.

RUSSIE

—Les bolchéviks auraient enfin relâché les derniers officiels anglais. Les mauvaises nouvelles d'Allemagne ne seront pas sans inquiéter les agents allemands qui règnent à Moscou et à Pétrograd.

—Le gouvernement du nord de la Russie a été réorganisé. Nicolas Tschaikowsky a été investi de nouveau du pouvoir suprême, mais le colonel Duroff restera gouverneur-général et commandant militaire.

—La France, qui avait reconnu la Finlande après sa déclaration d'indépendance, rompt avec elle les relations diplomatiques, la Diète finlandaise ayant élu un roi allemand. D'autre part, le gouvernement finlandais a prié les troupes allemandes de déguerpir du pays.



UNE SEMAINE DE GUERRE



LA défaite sur les champs de bataille amène le désarroi et le sauve-qui-peut chez les nations du Centre dont l'union n'a duré que le temps de leur succès.

Lors de la déclaration de guerre l'Autriche-Hongrie lia instantanément son sort à celui de l'Allemagne, Elle la jugeait invincible. La Turquie se mit de suite à la remorque des empires centraux. Après avoir attendu jusqu'en 1915 la Bulgarie, certaine du triomphe des Boches, décida de les suivre dans la tourmente.

Toute cette belle union se cimentait de plus en plus par le succès des armes jusqu'à ce que, l'arrivée des Etats-Unis dans le conflit et la décision sur l'unité de commandement chez les alliés donnèrent une teinte plus sombre à un horizon, jusque là bien rose. Depuis juillet les succès de l'Entente ont fait se disloquer cette alliance où l'intérêt a joué le principal et probablement l'unique rôle.

Du premier coup la Bulgarie a roulé en morceaux. La Turquie laissée à ses propres ressources est devenue une quantité négligeable, comme ces villes que les armées ne veulent pas attaquer de front et qui, solidement investies, restent à la disposition des troupes sans être définitivement occupées. Elle ne compte plus dans la lutte et attend son triste sort quand se fera la soumission générale et le règlement final des comptes.

Secouée jusqu'au plus profond de son organisme

politique par les dissensions de toute nature, aux prises avec les aspirations vers la liberté des populations hétérogènes que les hasards des combats et des traités ont mis sous son contrôle, épuisée par la famine, battue sur tous les champs de bataille, l'Autriche-Hongrie désespérée et aux bords de la catastrophe s'est résolue à demander une paix qui, elle l'espère, lui donnera le moyen de rassembler ses forces éparses et de ne pas voir les lambeaux de sa puissance servir de linceul à sa gloire disparue.

Par l'entremise du ministre suédois à Washington et après avoir fait mine par une proclamation impériale, d'accorder aux différents peuples de son empire l'autonomie dont parlait le président Wilson le 8 janvier dernier, l'empereur Charles s'est décidé à demander la conclusion d'un armistice et l'ouverture de négociations de paix basées sur les principes énoncés par M. Wilson.

La diplomatie américaine a souvent été appelée d'un nom dont nous ne trouvons pas l'équivalent chez les français, pays policé, délicat et au fait de toutes les finesses, de toutes les habiletés et de toutes les roueries qui sont à la base, trop souvent, des relations des peuples. "Shirt sleeves diplomacy" est le terme qualificatif de la méthode américaine et nous en avons un bel exemple dans la réponse de M. Lansing aux propositions autrichiennes.

Il est vrai dit-il en substance, que l'une des pro-

positions énoncées par le président comporte que les peuples de l'Autriche-Hongrie "auront l'avantage du champ le plus libre de développement autonome" mais depuis que cette phrase a été écrite le gouvernement des Etats-Unis a reconnu le status des Czécoslovaques comme belligérants ainsi que la justice des aspirations des Jougo-Slaves. Le président n'est alors plus libre d'accepter la simple autonomie de ces peuples comme base de paix et c'est à eux et non à lui qu'appartient le droit de juger de ce qui satisfera ces aspirations et la conception de leurs droits et de leur destinée.

Pour l'instant, l'Autriche-Hongrie est mise de côté. Ne désespérons pas cependant. Avant qu'elle ne se déclare prête à accepter les conditions des chefs militaires de l'Entente, il y aura bien place pour quelques autres notes, ne fut-ce que pour embarrasser une situation qui pourrait se régler par deux mots bien simples : "Rendez-vous".

De la quadruple alliance, il ne reste donc plus que l'Allemagne, battue mais non terrassée, et qui essaie maintenant par la discussion d'arracher à ses vainqueurs ce qu'elle n'a pu gagner par ses armes.

Sa réplique est venue le 22. Elle est évasive sur certains côtés et soulève de nouveaux points qu'elle amène dans la discussion avec l'espoir que Mr. Wilson se laissera prendre à un verbiage dont l'obscurité voulue le dispute à l'effronterie coutumière.

Ce qu'il y a d'un peu étrange dans toute cette correspondance c'est que l'Allemagne parait, en s'adressant à Mr. Wilson vouloir s'assurer l'intervention amicale d'un quasi-neutre et mettre de côté les volontés des puissances de l'Entente plus éprouvées et plus directement intéressées. De son côté le président exprime son opinion personnelle et ne semble pas encore avoir consulté sur les questions brûlantes qu'il a accepté de débattre les pays qui ont le plus souffert de l'état de choses actuel.

Laissons la parole à M. Solf. Il espère que les Etats-Unis n'approuveront aucune demande qui ne sera pas conciliable avec l'honneur du peuple allemand et qui fermerait la porte à toute conférence de paix; et qui fermerait la porte à toute conférence de paix; et qui proteste contre les accusations de cruautés illégales portées contre ses troupes de terre et de mer et suggère une commission neutre pour s'enquérir de la vérité des faits. D'ailleurs Berlin a donné ordre aux sous-marins allemands de ne plus couler de navires à passagers.

La note accepte la condition de Mr. Wilson pour l'armistice : l'évacuation des territoires aura lieu à des conditions laissées à la décision des conseillers militaires, mais la puissance militaire des armées en présence sera prise pour base des arrangements qui interviendront.

Enfin en plusieurs paragraphes le ministre allemand essaie de faire croire au monde que les changements apportés à la constitution allemande sont tels que l'autocratie qui a déterminé et conduit la guerre

n'a plus sa voix prépondérante et que l'offre de paix et d'un armistice vient d'un gouvernement complètement libre de toute influence arbitraire et irresponsable et est appuyée par l'approbation d'une écrasante majorité du peuple allemand.

Chez les alliés de l'Entente excepté peut-être en Angleterre, l'appréciation de ce nouveau poulet boche est absolument la même. A Londres la presse est unanime à dire "Timeo Danaos". Parmi les hommes politiques, il n'y a que trois voix, un peu couvertes, il est vrai, pour demander considération des billevées allemandes. Ce sont celles de lord Haldane, de lord Lansdowne et de Lord Milner. Le premier a toujours été un germanophile, ami personnel du Kaiser. Il eut son heure d'ennui en 1914 quand la presse anglaise protesta contre son attitude et lui imposa une retraite qu'il accepta de bon gré.

Lansdowne et Milner sont des semi-pacifistes qui prêchent actuellement dans le désert et professent sur les négociations en cours, une générosité vis-vis du boche, que sa conduite passée et future est loin de justifier dans l'opinion britannique en général.

Mais c'est surtout en France que l'opposition à toute concession est la plus forte et la plus déterminée. Cela se comprend facilement. C'est le peuple français qui depuis quatre ans passés supporte le fardeau le plus lourd; ce sont les départements français que l'envahisseur a terrorisés et ruinés sans trêve ni merci. Ce sont les fils de France qui ont tenu la campagne et versé leur sang pour la défense de l'humanité menacée. C'est chez elle que le barbare a laissé les traces sanglantes de son passage et ce sont ses villes ruinées, ses campagnes saccagées, ses monuments abattus, ses fils et ses filles trainés en esclavage et sacrifiés à la brutalité des soudards boches qui gardent toujours vivant le désir de la rétribution juste et salutaire pour l'avenir.

Aussi a-t-on suivi avec un intérêt presque douloureux la suite des conversations qui ont eu lieu entre l'Allemand et le président des Etats-Unis. Si la France eut été seule en question nuo doute que la réponse aux ouvertures de la Bulgarie aurait servi pour celles de la Bochie.

En général cependant, on éprouve une certaine satisfaction à la lecture de la réponse Wilson expédiée le 23.

Le président passe la main aux alliés de l'Entente en ce qui concerne la proposition d'armistice.

Un des paragraphes est particulièrement important: Le président croit de son devoir de répéter que le seul armistice qu'il se croira justifiable de proposer à leur considération (des alliés) sera tel que les Etats-Unis et les puissances associées avec eux soient en position d'assurer l'exécution de tout arrangement qu'ils peuvent conclure et de rendre impossible la reprise des hostilités par l'Allemagne.

En conséquence le président a transmis sa correspondance avec les autorités allemandes aux gouver-

nements des co-belligérants des Etats-Unis en leur suggérant que s'ils sont disposés à faire la paix il demandent à leurs conseillers militaires de soumettre aux gouvernements ligués contre l'Allemagne les conditions nécessaires d'un armistice qui assurera aux gouvernements alliés le pouvoir sans restriction d'assurer l'exécution des détails de la paix pourvu qu'ils considèrent un tel armistice possible au point de vue militaire.

Quant aux changements constitutionnels indiqués dans la note du Dr. Solf le président se déclare fort incrédule. Il croit que le peuple allemand n'a encore aucun moyen de contrôle sur le pouvoir militaire, que l'autocratie du roi de Prusse est encore intacte et que l'initiative déterminante est encore à ceux qui ont été jusqu'ici les maîtres de l'Allemagne.

Il termine par la déclaration suivante :

"Le gouvernement des Etats-Unis ne peut traiter qu'avec de véritables représentants du peuple allemand... S'il lui faut traiter avec les maîtres militaires et les présentes autorités monarchiques de l'Allemagne où s'il est probable qu'il ait à traiter avec eux par la suite en ce qui concerne les obligations internationales de l'empire allemand il sera forcé de demander non pas des négociations mais une reddition complète."

Nous avons cru qu'il était important de mettre clairement sous les yeux de nos lecteurs la situation telle que l'ont créée les échanges d'opinion entre le président Wilson et le chancelier allemand, surtout maintenant que la question va passer aux mains du grand conseil militaire de Versailles et fort probablement à celles du maréchal Foch et des commandants en chef des armées, Pétain, Haig, Diaz et Gillian.

La presse américaine n'a pas ménagé son opinion aux président. L'unanimité est complète. Il ne faut, disent les journaux sans distinction de parti, accorder aucune confiance aux protestations allemandes. D'ailleurs les précédents pour le règlement des préliminaires existe et a été créé par les allemands eux-mêmes en 1870. L'armistice de Versailles et le traité de Francfort ne portent certainement pas la marque de la considération que réclament les boches aujourd'hui.

La simple lecture des journaux allemands de 1914 et du commencement de l'année courante indique bien quelles conditions monstrueuses ils auraient imposées s'ils eussent été vainqueurs. Ils ne semblent même pas avoir encore réalisé leur véritable faiblesse et leurs écrivains militaires escomptent encore la situation présente pour sortir du pétrin à leur avantage. Il leur faut une bonne fessée pour qu'ils comprennent une bonne fois qu'ils ne sont plus les maîtres.

Et c'est cette correction que les armées alliées sont en train de leur administrer.

L'avance sur le front belge n'est pas aussi rapide, car la mauvaise saison, les pluies et la rapidité de la retraite ennemie ainsi que sa résistance qui se raidit à mesure que son front de combat diminue de longueur

font succéder une période de ralentissement à la course effrénée des dernières semaines.

Cependant l'avance est remarquable. La ville de Bruges et le port de Bruges-sur-mer ont été évacués après Ostende. Valenciennes est investie et pratiquement occupée par les alliés. Gand est menacé. La Flandre orientale et occidentale et la province de Hainaut sont débarrassées de l'envahisseur.

La bataille est sanguinaire sur les principaux secteurs de la région de Valenciennes à le Cateau; au nord de Laon entre l'Oise et la Serré et sur le front depuis la Meuse jusqu'aux environs de Grand-Pré.

Au sud de Valenciennes les armées anglo-américaines continuent leur marche victorieuse vers leurs objectifs Mons et Maubeuge. Entre le canal de la Sambre et l'Escaut les britanniques, depuis mercredi ont fait 7,000 prisonniers et plus plus de 100 canons.

Les français au sud de l'Oise et les américains et le Nord de la forêt d'Argonne rencontrent une sérieuse résistance mais ils avancent graduellement s'emparant des lignes de communication et rendant la retraite de l'ennemi plus coûteuse et plus difficile.

Dans les Balkans les armées du général Franchet d'Esperey continuent leur marche victorieuse. Elles préparent par leurs succès une double invasion celle de la Turquie par la Bulgarie et celle de la Hongrie.

Les Czecho-Slovaques se couvrent de gloire tant en Sibérie que sur le front occidental où un fort contingent combat aux côtés des armées de l'Entente.

La semaine a été bonne.

A. GOBEIL.

Lz 25 octobre 1918.

Rapprochement instructif

Alfred Capus écrit dans le *Figaro* :

Il n'est plus au pouvoir de personne de refaire politiquement un parti qui, dans les temps où nous sommes, a vu sa majorité se rallier, ne fut-ce qu'une heure, à l'idée de la paix sans victoire.

Cette abominable formule restera. Elle apporte, une fois de plus, la preuve que l'esprit socialiste moderne est tout chargé d'effluves allemands, et que, né en Allemagne, il conserve toujours la préoccupation secrète de son pays d'origine. Des socialistes français, patriotes, et dont il ne faut pas oublier la bonne volonté ni le courage, ont essayé d'échapper à l'emprise allemande, ils n'y ont réussi que pour leur conscience: ils y échoué pour leur parti.

Il n'y aurait pas beaucoup de mots à changer dans cette citation pour en faire l'application exacte à ceux qui ont aussi prêché chez nous l'idée de la paix sans victoire.

Qu'ils l'aient voulu ou non, ils ont travaillé pour l'Allemagne. Ils ont pu se croire patriotes dans leur conscience, leur parti ne l'a pas été.

S. D.



Avis—Loi du Service Militaire, 1917

Aux hommes exemptés comme cultivateurs

En vue de l'importance de laisser un nombre suffisant d'hommes sur les fermes qui contribuent actuellement à l'approvisionnement national des vivres, l'avis suivant est donné par les présentes :

1. LES HOMMES DE LA CLASSE A, PORTEURS, COMME CULTIVATEURS, d'une exemption qui touche à sa fin, ET QUI DÉSIRENT RESTER EXEMPTÉS, doivent COMMUNIQUER AVEC LES REGISTRAIRES légalement nommés pour leurs districts respectifs, et LEUR DEMANDER LA PROLONGATION de leur exemption. Des questionnaires leur seront transmis par le Registraire, et l'exemption additionnelle leur sera accordée sur preuve satisfaisante d'une contribution effective à l'approvisionnement national des vivres.

2. Pour aider à la production durant l'hiver, LES HOMMES AINSI EXEMPTÉS DOIVENT OBTENIR DES REGISTRAIRES UN PERMIS DE S'ENGAGER, POUR LA DURÉE DE L'HIVER, DANS QUELQU'OCUPATION D'INTÉRÊT NATIONAL, COMME LE TRAVAIL DANS LES FORÊTS, DANS LES MUNITIONS, ETC. L'obtention de ces permis autorisera l'exercice de ces occupations utiles durant la saison d'interruption du travail des champs.

BUREAU DU SERVICE MILITAIRE.



Avis—Loi du Service Militaire, 1917

Enregistrement des Citoyens des États-Unis

Les citoyens mâles des États-Unis, vivant au Canada, des AGES 21-30, tous deux compris, DOIVENT S'ENREGISTRER PAR LETTRE RECOMMANDÉE, chez le Registraire militaire légalement nommé pour le district où ils vivent, dans les DIX JOURS IMMÉDIATEMENT SUIVANT LE 28 SEPTEMBRE 1918; et les autres CITOYENS DES AGES 19, 20 ET 31-44, inclusivement, doivent s'enregistrer dans les DIX JOURS QUI SUIVRONT LE 12 OCTOBRE 1918. Il est à noter que SONT COMPRIS TOUS LES SUJETS AMÉRICAINS DES AGES PRÉCITÉS, VIVANT AU CANADA, MARIÉS OU CÉLIBATAIRES, et que SONT AUSSI COMPRIS CEUX QUI ONT OBTENU LEUR EXEMPTION À TITRE DIPLOMATIQUE ou QUI SE SONT ENREGISTRÉS CHEZ UN CONSUL AMÉRICAIN, ou QUI SE SONT ENREGISTRÉS POUR SERVICE MILITAIRE AUX ÉTATS-UNIS.

Ces lettres d'enregistrement peuvent être remises aux Maîtres de postes locaux pour transmission au Registraire à qui elles sont destinées, sous l'autorité de la Loi du Service Militaire.

BUREAU DU SERVICE MILITAIRE.

Achetez la Paix,
mais par la Victoire !

Souscrire au dernier emprunt de guerre canadien, c'est aider pratiquement à tuer la tyrannie dans le monde, à rétablir le règne de la justice et de la liberté, à rendre durables les bienfaits de la prospérité et de la civilisation. ∴ ∴ ∴ ∴

Aidez à la Victoire,
vous aurez la Paix.